This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

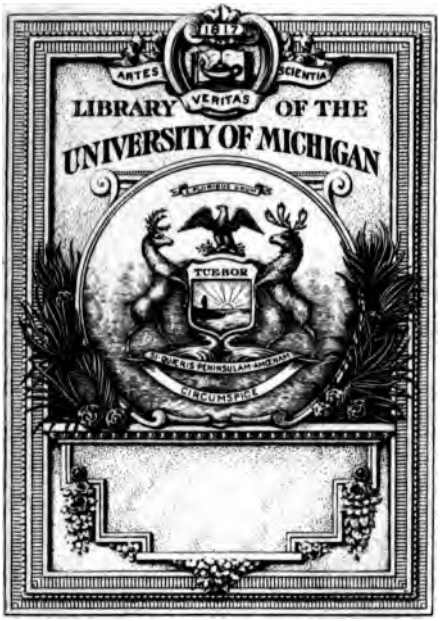
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

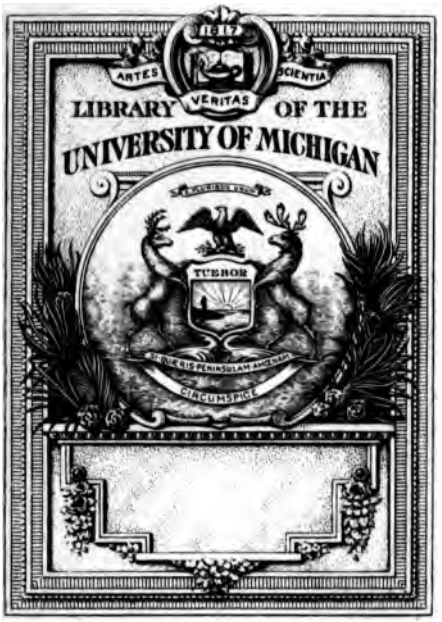
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LE TRÉSOR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

EN VERS;

PAR ANDRIEUX,

DE L'INSTITUT NATIONAL;

Représentée pour la première fois au Théâtre Louvois, le 7 Pluviôse de l'an XII de la République, (28 *janvier* 1804.)

PRIX: 30 sous.

A PARIS,

CHEZ Madame MASSON, Libraire, rue de l'Échelle, N°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XII. — 1804.

PERSONNAGES.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Mr. JAQUINOT, Marchand à Vitry le Français.	Mr. Vigny.
Mme. JAQUINOT, sa femme.	Mme. Molé-Légé.
CELESTE, leur fille.	Mlle. Béfroy.
LATOUR, frère de Jaquinot.	Mr. Dorsan.
GERMAIN, homme de loi. } *fils de*	Mr. Barbier.
ADOLPHE, jeune militaire. } *Latour.*	Mr. Durand.
CÉCILE DE MÉRY, pupille de Latour.	Mlle. Delille.
DURBANT, avoué, conseil de Jaquinot.	Mr. Picard.
HOMBERT, jeune prussien.	Mr. Clozel.
DUPRÉ, musicien.	Mr. Picard jne.
DEFRANCE, notaire.	Mr. Valville.

La Scène est à Paris, chez Latour.

Nota. L'acteur, le premier inscrit, tient la droite du Théâtre, et ainsi de suite.

PQ
1954
.A5
T8

Dram. Fl. Com. Dept
4-26-32

LE TRÉSOR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

EN VERS.

Le Théâtre représente un salon meublé simplement.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LATOUR, JAQUINOT.

LATOUR.

Allons, mon frère, allons, je vous le dis tout bas;
Sur un sujet pareil ce ton ne convient pas;
Notre père n'est plus: respectez sa mémoire.

JAQUINOT.

Je la respecte aussi, comme vous pouvez croire;
Mais je voudrais, qu'au lieu de n'avoir presque rien,
Le cher homme en mourant nous eût laissé du bien.

LATOUR.

Il n'attacha jamais de prix à la fortune.

JAQUINOT.

Tant pis; je dis: tant pis, et mille fois pour une.

LATOUR.

Je suis d'un autre avis.

JAQUINOT.

Je le crois; un docteur,
Comme vous, n'est-ce pas? un savant, un auteur!
Tous les biens d'ici bas ne sont rien pour un sage.

LATOUR.

Pardonnez-moi ; j'en sais le besoin et l'usage ;
Mais je ne forme point de desirs superflus :
Je veux le nécessaire, et ne veux rien de plus.

JAQUINOT.

On appelle cela, je crois, de la morale ?
Elle est particulière, et fort originale.
Vous, et tous vos pareils, vous êtes de vrais fous,
Mon frère.

LATOUR.

Mais enfin, mon frère, selon vous,
Le bonheur le plus grand et le plus desirable,
C'est donc de posséder un bien considérable,
A force de travaux d'amasser beaucoup d'or,
Quand on en a beaucoup, d'en amasser encor ?

JAQUINOT.

On n'en a jamais trop, entendez-vous, mon frère ?
Nous différons beaucoup d'humeur, de caractère.
J'ai songé de bonne heure, et d'un soin diligent
A me faire un état, à gagner de l'argent ;
Je quittai, dès quinze ans, la maison paternelle,
Et suivis le négoce avec ardeur et zèle.
Vous, plus jeune que moi, bien loin de m'imiter,
A je ne sais quels goûts vous laissant emporter,
Vous vous êtes jeté dans la littérature,
Nourri de bel esprit, enrichi de lecture ;
Dans vos doctes travaux, uniquement plongé,
Au solide, au réel vous n'avez point songé.
Moi, je me suis fixé. Vous, d'humeur vagabonde,
Afin de vous instruire, avez couru le monde ;
Quand il fut question d'un établissement,
Je me suis bien gardé d'écouter sottement
Un penchant amoureux ; enfin, j'ai pour conclurre,
Considéré la dot et non pas la future.
De vos voyages, vous, à peine de retour,
Vous vous êtes ici marié par amour,
Et sans dot. De ma marche et de votre conduite
Avec moi, s'il-vous-plaît, considérez la suite.
Là-bas, dans ma province, à Vitry-le-Français

La maison Jaquinot commerce avec succès.
Dieu merci, je n'ai pas une grande famille;
Et quand il s'agira de marier ma fille
Unique, à qui je puis donner vingt mille écus,
Nous ne manquerons pas, je crois de prétendus;
Déjà, pour un Notaire on me l'a demandée;
Mais j'ai mieux que cela pour elle dans l'idée.
Vous, avec trois garçons, n'en n'ayant pas assez,
D'une étrangère encor vous vous embarrassez;
Cette orpheline à qui mon père trop facile
Chez lui, par charité, daigna donner asile,
Vous la gardez, je gage?

LATOUR.

Oh! oui. Depuis long-tems,
Je la vois du même œil que mes propres enfans.
Elle est charmante; elle est raisonnable, sensible.....

JAQUINOT.

Et vous la marierez?

LATOUR.

J'y ferai mon possible.
C'est la fille, après tout, de monsieur de Méry,
Qui fut de notre père et l'élève et l'ami.
Chargé d'un grand emploi, maître d'un bien immense,
Il fut forcé de fuir et de quitter la France,
Laissant à son ami sa fille.....

JAQUINOT.

Et non son bien.
Vous la donnez peut-être au jeune prussien,
A ce monsieur Hombert, votre pensionnaire?

LATOUR.

Moi, j'y consentirai, s'il parvient à lui plaire.
Elle est majeure et libre, et selon son desir
J'ai de bonnes raisons pour la laisser choisir.

JAQUINOT.

Et la dot, (car voilà la chose essentielle)
Où la prendrez vous? Hein?

LATOUR.

Que sait-on, si pour elle,
Je ne trouverai pas, par bonheur, un moyen
De..... Mais dispensez-moi de m'expliquer.

JAQUINOT.

Fort bien.
Généreux et discret!.... Allez, mon pauvre frère,
Vous n'aurez jamais rien avec ce caractère;
Moi, je m'enrichirai; je marche vers ce but,
Tandis que vous, savant, membre de l'institut,
Êtes en grand péril de voir votre vieillesse
Tomber dans un état voisin de la détresse;
Et voilà ce que c'est, pour venir à mon point,
D'avoir de la conduite ou de n'en avoir point.

LATOUR.

Il est vrai; j'aurais dû vous prendre pour modèle,
Et vous gagnez beaucoup, mon frère, au parallèle.

JAQUINOT.

Ma foi, je ne vois pas ce que vous y gagnez :
Le bien qu'en apparence ici vous dédaignez,
N'en est pas moins l'objet que chacun se propose;
Je vois qu'il mène à tout, qu'il sert à toute chose,
Que dans le monde il est d'estime accompagné;
On ne s'informe point comment il est gagné.
Je vois, dans un logis, quand quelqu'un se présente,
Par l'accueil qu'on lui fait, combien il a de rente;
Est-ce un Crésus? chacun paraît en faire cas;
Et si c'est un fripon, on le dit, mais tout bas.
Les richesses font tout, et la philosophie
Les convoite ou les flatte, ou bien leur porte envie.

LATOUR.

Sans être un philosophe, au moins suis-je bien loin
De convoiter un bien dont je n'ai pas besoin;
La médiocrité dont je fais mes délices,
Rend les hommes meilleurs; moins d'argent, moins devices.

JAQUINOT.

Meilleurs?.. je vous arrête... Hé! lorsqu'on est sans bien,
De prouver sa bonté l'on n'a pas le moyen;
On ne peut pratiquer alors la bienfaisance.

LATOUR.

La pratique-t-on mieux au sein de l'opulence?
Soyez de bonne foi; je m'en rapporte à vous;
Voyons ce qui se fait, mon frère, autour de nous:
Le pauvre aide le pauvre avec un zèle extrême,
Compatissant aux maux qu'il éprouve lui-même;
Le riche à de faux goûts se laissant entraîner,
Dissipe ou thésaurise, et n'a rien à donner.
Cela fut de tout tems, comme au tems où nous sommes.

JAQUINOT.

Mais vous qui raisonnez sur les vices des hommes,
Mon très-cher philosophe, au moins dans vos vieux ans,
Qui prendra soin de vous?

LATOUR.

N'ai-je pas mes enfans?
J'ose compter sur eux.

JAQUINOT.

Oui, comptez-y.

LATOUR.

Mon frère,
Je dois penser ainsi; car j'eus soin de mon père.
Mes enfans me rendront la pareille. L'aîné,
Vers l'étude des lois par son goût entraîné
Au palais est déjà connu pour bonne tête,
Pour sage, pour instruit, sur tout pour homme honnête.
Le second de son père a suivi les penchans;
La science est l'objet de ses travaux constans;
Pour observer, s'instruire, à présent il voyage
Et fait ce que je fis lorsque j'avais son âge.
Le dernier, mon Adolphe, est un brave soldat;
Ses talens, son courage ont bien servi l'état;
Sur le champ de bataille on l'a fait capitaine;
Mon espérance en eux ne saurait être vaine;
Tous trois se souviendront, comme des fils bien nés,
Qu'ils doivent tout aux soins que je leur ai donnés.

JAQUINOT.

Je le souhaite, moi, plus que je ne l'espère.
Mais vous-même pour eux vous n'êtes pas bon père.

LATOUR.

Moi ?

JAQUINOT.

Vous. Si vous l'étiez, vous vous occuperiez
Du bonheur de vos fils, et vous travailleriez
Non pour vous, mais pour eux; un père de famille
Se doit à ses enfans; moi, je songe à ma fille.

LATOUR.

Voilà ce que l'on dit. Mais il faut convenir
Que c'est pour soi d'abord, qu'on cherche à s'enrichir.
L'ombre d'une vertu couvre souvent un vice,
Et l'amour paternel déguise l'avarice.
Je chéris mes enfans; mais je puis bien, je croi,
Suivre pour eux le plan que j'ai suivi pour moi.....

JAQUINOT.

Vous n'en démordrez pas, vous l'avez dans la tête,
Et vous trouvez toujours une réponse prête.
Laissons cela. Parlons d'affaires une fois.

LATOUR.

Soit.

JAQUINOT.

Notre père est mort depuis plus de six mois;
De rester à Paris, à la fin je me lasse.....

LATOUR.

Cela se peut.

JAQUINOT.

Voilà près d'un mois que j'y passe;
J'apportai quand je vins, trois cents louis comptant;
Et je ne vois finir encor..... que mon argent.
Il ne faut pas venir à Paris en famille;
J'ai mal fait d'amener et ma femme et ma fille:
Vous nous avez chez vous reçus, nourris, logés,
Et mes fonds n'en sont pas beaucoup mieux ménagés:
Car ma femme dépense!.... Et sa fille l'imite.
Ce n'est qu'en m'en allant que j'en puis être quitte.
Tenez; cette maison que mon père habitait,
De la succession est le meilleur effet.

LATOUR.

Oui.

JAQUINOT.

Nous la partager, cela ne se peut guère.
En deux mots, voulez-vous me la céder, mon frère?

LATOUR.

Vous céder?

JAQUINOT.

La moitié qui vous en appartient,
En vous payant le prix qui de droit vous revient,
Ce qu'on nomme la soulte.

LATOUR.

Eh! mais! tout au contraire;
C'est l'offre, justement, que j'entendais vous faire.
Je garde la maison, en acquérant vos droits,
Si vous y consentez.....

JAQUINOT.

Oh! non pas.... toutefois
Ce n'est pas que j'en aie une bien grande envie....

LATOUR.

Tout mon desir à moi, c'est d'y finir ma vie.....
Mais j'apperçois Adolphe.

SCÈNE II.

ADOLPHE, JAQUINOT, LATOUR.

LATOUR *à son fils.*

Ah! tu viens m'avertir?

ADOLPHE.

Oui, mon père; avec vous je suis prêt à sortir.
N'est-il pas tems d'aller au Collège de France
Donner votre leçon?

LATOUR *tirant sa montre.*

Eh! oui; l'heure s'avance.
Eh! mais, cet entretien que je devais avoir
Avec Cécile?..... Il faut le remettre à ce soir.

ADOLPHE.

Avec Cécile !

LATOUR *à Jaquinot.*

Adieu.

JAQUINOT.

Mais la maison, mon frère ?

LATOUR.

J'incline à la garder, s'il faut être sincère.

JAQUINOT.

Allons, je le vois bien ; vous voulez contester ?
Mon avoué Durbant la fera liciter.
C'est un homme d'esprit, fort habile en affaires....

LATOUR.

Sur ces matières-là, moi, je ne le suis guères.
Mais à mon fils Germain je m'en rapporterai.
Ce qu'il décidera, je m'y conformerai.

JAQUINOT.

Eh ! bien ! voilà parler en homme raisonnable.

LATOUR.

Tout cela peut au moins se faire à l'amiable.

JAQUINOT.

A l'amiable, soit.

LATOUR.

Bonjour mon frère.

JAQUINOT.

Adieu.

(*Latour et Adolphe sortent.*)

SCÈNE III.

JAQUINOT *seul.*

Nous le déciderons.... le pauvre homme !... Bon Dieu !
Il se croit sage, il est attaqué de folie.
Mais suivons le projet dont ma tête est remplie.

S'il était vrai, pourtant, qu'un trésor ignoré
Fut, dans cette maison, quelque part enterré!
Et si de le trouver Dieu nous faisait la grâce!
Que cela nous mettrait dans une heureuse passe!
Nous voyons tous les jours des gens à qui le bien
Tombe comme en dormant, arrive en moins de rien;
Pourquoi n'aurais-je pas de fortunes pareilles?
La richesse à coup-sur me siérait à merveilles;
Quand je ne trouverais ici..... qu'un million!.....
Je m'en contenterais; j'ai peu d'ambition.
Durbant m'a procuré déjà de bons indices:
Il est vrai qu'il se fait bien payer ses services;
Mais quoi! cela n'est rien si nous réussissons.....
Personne, excepté nous, n'a les moindres soupçons,
Et mon frère est bien loin..... Mais voici sa pupille.

SCÈNE IV.

CÉCILE, JAQUINOT.

CÉCILE.

Eh! mais? monsieur Latour?.....

JAQUINOT.

Il est sorti, Cécile.

CÉCILE.

Il m'avait dit pourtant qu'il m'attendrait ici.

JAQUINOT.

Oui, mon frère, il est vrai, le projettait ainsi.
Ce sera pour ce soir, ma belle demoiselle.
Il vous aime beaucoup, la chose est naturelle,
Parce qu'enfin....moi-même ...
(*A part.*) Allons trouver Durbant.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

CÉCILE *seule.*

Que me veut mon tuteur? Quel sujet important?...
Je ne sais ce que j'ai..... Quelque chose m'afflige;

Je suis près de pleurer.... Adolphe.... Mais que dis-je ?
Si quelqu'un m'entendait ?.... Je suis folle, je croi !
Je m'occupe de lui : s'occupe-t-il de moi ?
Point du tout ; et son cœur garde un repos qu'il m'ôte.
Mais on vient... Si c'était ?.. Mon dieu non, c'est notre hôte,
Et le frère d'Adolphe. Il rit de tout son cœur,
Monsieur Germain : il est toujours de bonne humeur.

SCÈNE VI.

CÉCILE, GERMAIN *qui entre en riant*, HOMBERT.

GERMAIN.

Bonjour mademoiselle. On me dit que mon père
N'est pas à la maison ?

CÉCILE.

Non plus que votre frère.
(*Elle s'assied devant son métier à broder, et travaille.*)

GERMAIN.

Eh ! oui ; c'est aujourd'hui le jour de la leçon ;
Moi, je n'y songeais pas ; Adolphe est un garçon
Qui se plaît à l'étude, et qui cherche à s'instruire.

HOMBERT.

On ne peut en tout point mieux que lui se conduire.
J'observe avec plaisir beaucoup de jeunes gens
Qui savent, comme lui, bien employer leur tems.

GERMAIN.

Il est sensé, malgré son état et son âge.
La jeunesse à Paris n'est pas toute aussi sage.

HOMBERT.

Mais dans cette jeunesse, un grand nombre du moins,
A d'utiles objets applique tous ses soins ;
Si je vais visiter une bibliothèque,
Consulter un vieux livre, une édition grecque,
Ce sont des jeunes gens que j'y vois travailler,
En grand nombre, en silence écrire, calculer,
Avides de savoir, méprisant l'ignorance,
Promettant, en un mot, des hommes à la France.

Quant aux fats qu'on disait à Paris si nombreux,
On n'en trouve plus guère, et l'on se moque d'eux.

GERMAIN.

C'est parler de Paris en termes fort honnêtes;
Vous êtes donc content du pays où vous êtes?

HOMBERT.

Sur tout de la maison que j'habite, mon cher;
Tout dans cette demeure est fait pour m'attacher:
L'entretien instructif de monsieur votre père,
L'aimable loyauté de votre jeune frère,
Et la grâce touchante, et le charmant esprit
De Cécile!...

CÉCILE.

Monsieur!...

GERMAIN.

Tenez; elle rougit!

CÉCILE. (*Elle se lève.*)

Ne parlez point de moi, messieurs, je vous en prie;
Je suis peu faite au ton de la galanterie;
Continuez plutôt la conversation
Sur le goût de l'étude et de l'instruction,
Ce goût que vous avez, et qu'Adolphe partage.

HOMBERT.

Oui. Mais ces yeux si vifs et ce charmant visage,
Méritent bien aussi qu'on en parle, je crois.

CÉCILE.

On veut me renvoyer, et je m'en apperçois.

GERMAIN.

N'affligez pas Cécile. Elle nous est bien chère.
C'est pour nous une sœur.

CÉCILE.

Sans adieu, mon cher frère.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

GERMAIN, HOMBERT.

GERMAIN.

ENTRE nous, mon ami, l'aimeriez vous un peu ?

HOMBERT.

J'y serais disposé, je vous en fais l'aveu,
Si je pouvais songer à m'établir en France ;
Mais votre frère aurait, je crois, la préférence.

GERMAIN.

Adolphe ?... vous croyez ?

HOMBERT.

J'en suis presque certain,
Et n'en suis point jaloux. Mais, de grâce, Germain,
Revenez au recit que vous vouliez me faire,
Quand nous sommes entrés.

GERMAIN.

Je vais vous satisfaire,
Et vous y prendrez goût : car je vous connais bien.
Tout en gardant l'air froid, le flegme prussien,
Vous aimez l'épigramme, et vous pincez sans rire.

HOMBERT.

Oh ! beaucoup moins que vous Mais que vouliez-vous dire?

GERMAIN.

Or écoutez-moi bien ; je ne ments pas d'un mot.
Vous saurez qu'à Paris, mesdames Jaquinot,
Ma tante et ma cousine, entr'autres ridicules,
Ont apporté celui d'être des plus crédules.
En face de chez moi, loge dans un grenier,
Une sorcière illustre, oracle du quartier.
Dans son noble taudis souvent la foule abonde.
On vient la consulter de l'autre bout du monde.

HOMBERT.

Peut-on s'imaginer qu'au milieu de Paris,
Séjour et rendez-vous de tant de gens instruits,
On donne en ces travers, dans le tems où nous sommes ?

GERMAIN.

Comment? Chez ma sorcière il va même des hommes,
Et beaucoup. On les trompe, allez, sans grand effort:
Ce sont leurs passions qui les trompent d'abord.
L'avarice et l'orgueil et l'amour sont crédules.
Pour moi, je ris des gens, quand ils sont ridicules.
Un matin que j'étais à travailler chez moi,
Seul, dans mon cabinet, tout à coup j'apperçoi
Ma tante Jaquinot, ma cousine Céleste.....

HOMBERT.

Céleste? en vérité, le nom n'est pas modeste....

GERMAIN.

De l'antique Sybille aborder le séjour.

HOMBERT.

Bon!

GERMAIN.

Après leur départ, j'y courus à mon tour,
Et pour quelques écus, comme vous pouvez croire,
J'obtins de leurs secrets l'intéressante histoire.
On m'apprit qu'à Paris, leurs vœux prenant l'essor,
N'aspiraient à rien moins qu'à trouver un trésor.

HOMBERT.

Un trésor?

GERMAIN.

Vous sentez que la devineresse
Leur a, pour leur argent, promis force richesse.
Sachant chez mes parens, cet espoir éveillé,
Là-dessus, aussi-tôt ma tête a travaillé;
J'ai même pris conseil, pour mieux leur faire pièce,
D'un vieil original d'une plaisante espèce.....

HOMBERT.

Quel est-il?

GERMAIN.

Autrefois il m'a donné leçon,
Quand je voulais apprendre à jouer du basson;
Il est musicien; c'est Dupré qu'il se nomme;

Yvrogne, s'il en fut; d'ailleurs fort honnête homme
Qui m'aime tout-à-fait, et qui, par amitié,
Vient manger mon dîner sans en être prié.
Nous avons, à nous deux fait un plan magnifique
Dont l'exécution peut devenir comique.
Peut-être on vous a dit déjà plus d'une fois,
Que cette maison-ci fut louée autrefois
A mylord Kilbourden, vieil avare, hypocondre,
Qui l'habita cinq ans, puis repartit pour Londre.
De plus, lorsqu'il partit, voici quinze ans passés,
On sema des propos, par les sots ramassés,
Qu'il laissait un trésor enseveli sous terre,
Dans cette maison-ci qu'acheta mon grand père.
Or, pour notre projet cela nous a suffi.
Mons Dupré, déguisé sous le nom de Bouffi
Cuisinier de mylord, quand il était en France,
Revenu d'Angleterre après quinze ans d'absence,
Avec un grand mystère, est allé chez Durbant
L'avoué de mon oncle; et là, très-gravement,
A fait un long recit, une fort belle histoire,
Dont j'avais pris le soin de charger sa mémoire:
Que lui seul en secret, il aida ce vieux Lord
A cacher dans la terre, en ces lieux un trésor,
Qu'étant sorti de France à cause de la guerre,
Mylord, après quinze ans est mort en Angleterre,
Où lui, son cuisinier, l'ayant suivi toujours,
Ne l'a jamais quitté jusqu'à ses derniers jours;
Que ce lord n'a laissé veuve, enfans ni famille,
De sorte qu'aujourd'hui, toute la pacotille,
Le trésor, tel quil est, bijoux, argent comptant,
Offre un bel héritage au premier occupant.

HOMBERT.

Ils ont, de bonne foi, pu croire un pareil conte?

GERMAIN.

Oh! jamais foi ne fut plus pleine ni plus prompte.
Dupré, de son côté, doit encore m'aider;
Mais ce n'est pas assez; il faut nous seconder.

HOMBERT.

Qui! Moi?

GERMAIN.

Vous. Dans la pièce on vous destine un rôle.
Plus nous serons d'acteurs, plus elle sera drôle.
Moi, j'ai compté sur vous.

HOMBERT.

Aurai-je le talent
Qu'il faudrait, pour jouer?.....

GERMAIN.

Vous serez excellent.
Apprenez en deux mots comme il faut vous conduire.
J'ai gagné la sorcière et pris soin de l'instruire.
Ma tante qui n'a pas toujours eu cinquante ans
A, dit-on, profité des jours de son printems;
De Vitry-le-Français les galantes chroniques
Gardent de ses amours les récits véridiques,
Et l'on m'en a souvent raconté plus d'un trait.
J'ai charitablement mis la sorcière au fait.

HOMBERT.

A merveille.

GERMAIN.

A présent, voici qui vous concerne.
Je ne vous offre pas un rôle subalterne.
Au sujet du trésor, quand on y reviendrait,
Au diable j'ai prescrit comment il répondrait:
Auprès de la famille à Paris réunie,
Se trouve heureusement un homme de génie,
Qui possède de l'art et le fort et le fin;
Un savant étranger, monsieur Hombert enfin.....

HOMBERT.

Allons donc! vous voulez qu'ici l'on me consulte?

GERMAIN.

Il trouve les trésors, par la science oculte.....

HOMBERT.

Quoi! vous me transformez en devin, en sorcier?

GERMAIN.

Ne vous en plaignez pas; c'est un très-bon métier.

Cependant à mon père aussi bien qu'à mon frère,
Il faut de tout ceci faire encore un mystère.

HOMBERT.

Mais quel est votre but enfin?

GERMAIN.

De m'amuser.
De leur crédulité je pourrais abuser.
Mais je n'en ferai rien; ce tour doit les instruire
Jusqu'où de vrais fripons auraient pu les conduire.
Et puis, je suis si las d'entendre, à tout moment
Mon oncle nous parler de fortune et d'argent!.....
Sur ce chapitre il est si fort déraisonnable,
Que sa cupidité me rend très-excusable.
Voyons; acceptez-vous?

HOMBERT.

Soit. Je suis curieux
De voir votre succès. Je ferai de mon mieux.

GERMAIN.

Fort bien. En ce moment, ma tante est chez la vieille
Qui, d'après mes leçons lui répond, la conseille.
Moi, je ne puis ici m'arrêter plus long-tems;
Des affaires ailleurs réclament mes instans.
On m'attend au Palais. Adieu, grand astrologue.
Je veux avant un mois que vous ayiez la vogue.

HOMBERT.

Allons; pour vous complaire, il faut donc à présent
Me faire un maintien grave, un langage imposant,
Pour mieux tromper les gens, entrer dans leurs chimères!
Me voilà charlatan. J'ai beaucoup de confrères.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAQUINOT, DURBANT.

(Ils entrent par différens côtés.)

JAQUINOT.

J'étais allé chez vous.

DURBANT.

Vous connaissez mon zèle,
J'accours moi-même.

JAQUINOT.

Hé bien! Durbant, quelle nouvelle?

DURBANT.

Bonne, très-bonne. Mais d'abord, votre santé?

JAQUINOT.

Je me porte fort bien.

DURBANT.

J'en suis très-enchanté.
Et madame?

JAQUINOT.

A merveille.

DURBANT.

Et votre aimable fille?
Car je prends intérêt à toute la famille.

JAQUINOT.

Très-obligé. Mais quoi! qu'avez-vous sous le bras?
Que vois-je là?

DURBANT.

Comment! vous ne devinez pas?

JAQUINOT.

Serait-ce?

DURBANT.

Eh! oui, vraiment.

JAQUINOT.

Ah! quel bonheur extrême!
Le fameux porte-feuille?

DURBANT.

Oui, mon ami, lui-même.
Dès que j'ai pu l'avoir, vers vous je suis venu.

JAQUINOT.

Que je me tiens heureux de vous avoir connu!
A mon ami Durfaux, je dois cet avantage;
Il vante vos talens dont il a fait usage;
Il a manqué deux fois; mais il s'est relevé.

DURBANT.

Il jouit d'un grand bien par mes soins conservé.

JAQUINOT.

De tous ses créanciers aucun ne peut lui nuire;
A prendre dix pour cent vous sûtes les réduire;
Enfin il est tranquille, et par votre moyen,
Sans les avoir payés, il ne leur doit plus rien.
Voilà ce qui s'appelle arranger une affaire.

DURBANT.

Fi donc! vous vous moquez; rien n'est plus ordinaire.
Il me fallait pour vous bien plus d'habileté;
Oh! ça, peut-on ici parler en sûreté?

JAQUINOT.

Eh! oui, nous sommes seuls.

DURBANT.

J'ai bien eu de la peine;
Je cours depuis huit jours, presque sans prendre haleine.
Je quitte dans l'instant notre donneur d'avis;
Chez un restaurateur, en tête-à-tête assis,
J'ai, d'un bon déjeûner, payé son bavardage.
S'il mange et boit beaucoup, il jase davantage.
Il m'avait déja dit l'histoire du trésor,
Et vient, tout de nouveau, de me la dire encor.
J'en sais présentement les détails, l'origine;
Chez milord Kilbourder, étant chef de cuisine.....

JAQUINOT.

Allez vous comme lui, mon cher, vous répéter?
N'avez vous pas déja pris soin de me conter

Que ce Bouffi vous vint faire un jour confidence
Du trésor dont lui seul doit avoir connaissance,
Et d'un vieux porte-feuille entre ses mains resté,
Qui pourrait, sur ce fait, donner quelque clarté ?

DURBANT.

L'événement répond juste à la conjecture ;
Voyez le double fonds, la double couverture
Du porte-feuille.

JAQUINOT.

Ah ! ah ! vous l'avez donc ouvert ?

DURBANT.

Oui, vraiment !

JAQUINOT.

Et dedans qu'avez vous découvert ?

DURBANT.

Un très-joli dessin, que voici.

JAQUINOT.

Belle affaire !
Un dessin ! et que diantre en prétendez-vous faire ?

DURBANT.

Doucement, s'il vous plaît ; que représente t'il ?

JAQUINOT.

Mais.... c'est comme un tableau.

DURBANT.

Vous êtes fort subtil.
C'est cette maison-ci.

JAQUINOT.

Cela pourrait bien être.

DURBANT.

Regardez bien.

JAQUINOT.

Eh ! oui ; je crois la reconnaître.

DURBANT.

Et cette inscription que vous voyez au bas.....
Hein, savez vous l'anglais ?

JAQUINOT.

Non, je ne le sais pas.

DURBANT.

My soul is in that place.

JAQUINOT.

Et cela signifie?

DURBANT.

Mon ame est en ce lieu. C'est une allégorie.

JAQUINOT.

Allégorie!

DURBANT.

Eh! oui, cette ame est le trésor;
Un avare n'a point d'autre ame que son or.

JAQUINOT.

Ah! oui, cela s'entend. Le trait est des plus rares.

DURBANT.

Oh! vraiment, ces anglais sont quelque fois bizarres.
Mais regardez encor..... ce côté du dessin;
Là..... reconnaissez-vous, vers le bout du jardin,
Ce petit bâtiment qui servait de remise
Autrefois?.....

JAQUINOT.

Il est vrai..... voilà la porte grise!...

DURBANT.

Un caveau très-étroit est sous ce bâtiment,
Et Bouffi croit très-fort que c'est là justement,
Qu'en cherchant avec soin on doit trouver la somme.
Mais je veux, dès ce soir, conduire ici cet homme,
Et lui faire à loisir examiner ces lieux.

JAQUINOT.

C'est juste. Car alors il nous dira bien mieux.....

DURBANT.

En tout cas, il importe au succès de l'affaire
D'être ici maître unique et seul propriétaire,
Et, si l'on n'avait pas d'indices assez sûrs,
De pouvoir à son gré fouiller, percer les murs,
Chercher par tout enfin.

JAQUINOT.

Je l'avais dans l'idée;
Mais à présent, mon cher, c'est chose décidée;
J'achète la maison.

DURBANT.

Oh! ne la manquez point.

JAQUINOT.

J'ai tantôt pressenti mon frère sur ce point.
Il ne veut point céder ses droits; il est tenace.

DURBANT.

Que ce ne soit point là ce qui vous embarrasse;
Il faudra là-dessus qu'il entende raison.
Nous pouvons le forcer à vendre la maison.
J'ai concerté la vente avec mon cher confrère,
Germain, votre neveu, qui gouverne son père.

JAQUINOT.

Puis il est autre chose encore que je crain.

DURBANT.

Quoi?

JAQUINOT.

S'il apprend un jour (car tout se sait enfin),
Qu'un trésor s'est trouvé chez défunt notre père,
Il en reclamera sa moitié.

DURBANT.

Bon! chimère!
Votre père! un trésor! lui que l'on sait fort bien
N'avoir eu de ses jours l'esprit d'amasser rien!
Puis la loi, *Thesaurus*, au Digeste, nous prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.
Vous craignez de vous voir riche aux dépens d'autrui?
Vos scrupules vous font un honneur infini;
Rien ne me charme autant que la délicatesse;
Pensez-vous que je donne un conseil qui la blesse?
A son co-héritier pourquoi ferait-on part
D'un bien qu'on n'attend pas, et qui vient par hazard?
C'est la succession seule que l'on partage.

JAQUINOT.

Il est vrai; le trésor n'est pas de l'héritage.

DURBANT.

Et ce trésor pourait encor vous échapper;
Nous croyons le tenir; nous pouvons nous tromper.
Vous faites un contrat qu'on nomme aléatoire:
La chose est fort honnête et vous pouvez m'en croire.

JAQUINOT.

Oui ; c'est honnête. Allons. Soyez donc diligent.

DURBANT.

C'est mon fort.... Vous allez me compter quelque argent?

JAQUINOT.

Quoi ! de l'argent ?

DURBANT.

Sans doute ; il est bien nécessaire.....

JAQUINOT.

Voilà, mon cher Durbant, votre mot ordinaire.
Vous demandez toujours de l'argent, et déjà....

DURBANT.

C'est que l'on ne fait rien, mon ami, sans cela.
Songez-y bien, ce n'est qu'en semant qu'on recueille ;
Croyez-vous que j'aie eu pour rien le porte-feuille ?
Et ce Bouffi, l'aurais-je au besoin fait parler,
Si je n'avais eu soin de le bien régaler ?
Beaucoup de gens à jeun sont d'humeur intraitable,
Dont on fait ce qu'on veut, quand on les tient à table.
Il est de ces gens-là. Je dois le voir encor
Et lui payer.....

JAQUINOT.

Allons.

DURBANT.

Il s'agit d'un trésor,
Après tout.—Mais on vient.—N'entends-je pas Madame?

JAQUINOT.

Oui. C'est elle qui rentre. Oh ! ça, que pour ma femme
Tout ceci, cher Durbant, soit toujours un secret.

DURBANT.

Toujours.

JAQUINOT.

C'est que dieu sait comme elle en userait !
Ses dépenses déjà me mettent en colère !....
Et combien vous faut-il, à vous ?....

DURBANT.

Une misère,
Vingt-cinq louis.

JAQUINOT.

Allons, je vais vous les compter.
Venez. Voici madame; il la faut éviter.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCENE II.

Madame JAQUINOT, CÉLESTE.

Madame JAQUINOT.

Cette femme est habile, et justement vantée.
De sa science encor je suis épouvantée.
Elle m'a dit, vraiment, des choses que jamais.....
Elle est discrette, au moins!... Sans quoi, je la craindrais.

CÉLESTE.

En regardant ma main elle s'est récriée,
Et jure que bientôt je serai mariée,
Que j'aurai pour époux, un jeune homme bien fait,
Qui même est mon parent.....
(*a part.*) Je vois fort bien qui c'est.

Madame JAQUINOT.

Elle a su m'expliquer, d'une heureuse manière,
Deux rêves que j'ai faits encor la nuit dernière.
Tout va bien, en un mot; nous pouvons entrevoir
Sans nous flater beaucoup, quelques rayons d'espoir.
Maintenant il faudra, puisqu'elle nous l'indique,
Voir ce jeune savant qu'elle dit être unique
Et plus fort qu'elle encor en l'art de deviner;
Je crois qu'à nous servir nous pourrons l'amener;
Dussé-je du trésor lui céder quelque chose!
Pour un succès complet ainsi tout se dispose.

CÉLESTE.

Ah! je n'en doute pas! Voyez! qui m'aurait dit
Qu'un bonheur aussi grand à Paris m'attendît?

Madame JAQUINOT.

Prenez garde sur tout, entendez-vous ma chère?
De laisser échapper rien devant votre père
Qui puisse, un seul instant, lui faire soupçonner.....

CÉLESTE.

Vous avez pris déjà soin de me l'ordonner,
Et vous savez très-bien que je suis fort discrette.

Madame JAQUINOT.

Si nous ne lui tenions cette affaire secrette,
Il nous tourmenterait; il est avare outré,
Et voudrait du trésor disposer à son gré.

CÉLESTE.

Voici monsieur Hombert, plongé dans la lecture.

Madame JAQUINOT.

Bon. Tant mieux; c'est l'instant de suivre l'aventure.
Mais peut-être il ferait quelque difficulté
De parler devant toi. Va, sors de ce côté.

CÉLESTE.

Oui, ma mère. (*Céleste sort.*)

SCÈNE III.

Madame JAQUINOT, HOMBERT *un livre à la main.*

HOMBERT, *à part.*

Sachons soutenir notre gloire.
Mon Homere sera pour elle un vrai grimoire.
Lisons tout haut
Bê d'axeôn para thina poluphloïsboïo thalassês. (*)

Madame JAQUINOT *à part.*

Ah! Dieu! quels termes sont-ce là?
Ne nous effrayons pas cependant pour cela;
Abordons-le... Monsieur!.. Peut on sans vous distraire?...

HOMBERT *feignant de ne pas la voir.*

La planète doit fuir sa planète contraire....
Mais l'influence encor conservant sa vertu.....
(*Il fait semblant de l'appercevoir.*)
Ah! madame; c'est vous! M'avez-vous entendu?

(*) Ce vers d'Homere signifie littéralement : « Il marchait en silence au bord de la mer retentissante. »

Madame JAQUINOT.

Quelques mots, il est vrai, que je n'ai pû comprendre.
On m'assure, monsieur, que vous voudrez me rendre
Un service....

HOMBERT.

Qui? Moi? J'y suis tout disposé,
Si je le puis.

Madame JAQUINOT.

Cela vous sera très-aisé.
Je viens vous consulter; la chose est importante.

HOMBERT.

Puissé-je y réussir au gré de votre attente!

Madame JAQUINOT.

Vous le pouvez très-fort. Grâce a votre savoir....

HOMBERT.

Mon savoir?

Madame JAQUINOT.

Plus que vous on ne peut en avoir.
Vous êtes fort connu.

HOMBERT.

Je ne croyais pas l'être.

Madame JAQUINOT.

Un vrai savant jamais ne cherche à le paraître.
Et moi, depuis long-tems, qui vous vois tous les jonrs,
D'après votre maintien, votre ton, vos discours,
Je ne vous avais pris que pour un homme aimable;
Mais vous êtes encore un savant admirable.
Je sais ce qu'on m'a dit. Vos travaux assidus
Vous ont fait retrouver bien des secrets perdus,
Pour rendre le sommeil, guérir les maladies,
Arrêter les torrens, les vents, les incendies,
Connaître le passé, prédire l'avenir.....

HOMBERT.

On me fait trop d'honneur. Je dois bien convenir
Que voyageant beaucoup, j'ai vu beaucoup de choses.
J'ai connu les effets, et pénétré les causes.
Il est un art ur t out, art assez compliqué,

HOMBERT.

Mais ailleurs votre ame était liée.
Vous aviez un amant ?

Madame JAQUINOT.

Hélas!

HOMBERT.

Un Officier.

Madame JAQUINOT.

Non, monsieur. *Il* était Huissier audiencier.

HOMBERT.

Eh ! bien ! n'avait-il pas une charge, un office ?
C'est ce que je vous dis; officier de justice.
Il vous aima toujours, quand votre himen fut fait,
Et monsieur Jaquinot fut....

Madame JAQUINOT *vivement.*

Non, monsieur.

HOMBERT.

Si fait.
Il fut jaloux.

Madame JAQUINOT.

Ah ! oui.

HOMBERT.

Mais jaloux à l'extrême.
Je ne me trompe pas, convenez-en vous-même.

Madame JAQUINOT.

Oh ! pour jaloux, c'est vrai; j'eus beaucoup à souffrir
De ses emportemens....

HOMBERT.

C'était pour en mourir.
Vous aviez avec lui toujours nouvelles scènes.

Madame JAQUINOT.

Ma sensibilité m'a causé bien des peines.

HOMBERT.

Mais enfin votre époux est plus calme aujourd'hui.

Madame JAQUINOT.

Monsieur, je ne suis pas très-heureuse avec lui.

HOMBERT.

Je le vois à merveille.

Madame JAQUINOT.

Il est d'une avarice!...

HOMBERT.

Du trésor, par bonheur, la rencontre propice
Va vous mettre à votre aise.

Madame JAQUINOT.

Oui; nous pourrons l'avoir,
Si vous nous secondez.

HOMBERT.

Moi? de tout mon pouvoir.

Madame JAQUINOT.

Et sera-ce bientôt?

HOMBERT.

Peut-être aujourd'hui même,
Je résoudrai pour vous cet important problême.
Je dois faire un travail qui pourra m'éclairer;
Je sors, et de ce pas je vais m'y préparer.

Madame JAQUINOT.

Que de remercimens!..... Croyez, je vous conjure,
Que ma reconnaissance....

HOMBERT.

Ah! c'est me faire injure.
Je n'ai besoin de rien; et je suis ce projet
Par pur amusement, et non par intérêt.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Madame JAQUINOT *seule.*

Cet homme-là sait tout.... La chose est manifeste!...
Quel bonheur cependant!...Céleste?..Eh!bien?... Céleste?

SCÈNE V.

Madame JAQUINOT, CÉLESTE.

CÉLESTE.

Me voici.

Madame JAQUINOT.

Mon enfant, monsieur Hombert encor
Vient de me confirmer que j'aurai le trésor.
Ah! qu'à cet homme unique on m'a bien adressée!
Il a lu dans mes yeux le fonds de ma pensée;
Il sait tout; il répond sur tout; il m'a promis
De nous servir; enfin il est de nos amis.
Il se peut qu'à Vitry bien du monde en enrage;
Mais nous aurons dans peu, ma fille, un équipage!

CÉLESTE.

Un équipage!...ah! Dieu!... retourner à Vitry
Dans un carrosse?.... à nous?.... cela sera joli!

Madame JAQUINOT.

A Vitry? nous pourrons, une fois chaque année
Dans la belle saison, y faire une tournée.
Mais je veux désormais me fixer à Paris.

CÉLESTE.

Vous avez bien raison; c'est un charmant pays,
Quand on est riche.

Madame JAQUINOT.

On peut être propriétaire,
Aux portes de Vitry, de quelque belle terre.
Là, dans notre château, chacun viendra nous voir;
Mais nous choisirons, nous, les gens à recevoir.
Comme du sous-Préfet j'humilierai la femme!

CÉLESTE.

Mais elle est votre amie.

Madame JAQUINOT.

Elle fait trop la dame.

CÉLESTE.

Je me promets aussi d'humilier quelqu'un
Dont le petit orgueil n'a pas le sens commun.

Madame JAQUINOT.

Qui donc, ma chère ?

CÉLESTE.

Eh ! c'est la sublime Cécile.

Madame JAQUINOT.

Celle que mon beau frère appelle sa pupille ?

CÉLESTE.

Mademoiselle fait le petit bel esprit.
Elle parle fort peu, vous écoute, sourit,
Répond très-rarement, encor d'une manière!
Sa pauvreté ne fait que la rendre plus fière.
Elle se croit jolie, aussi ! je m'apperçoi
Même, que la pupille est jalouse de moi.

Madame JAQUINOT.

Comment ? jalouse ?

CÉLESTE.

Adolphe, en galant militaire,
Me fait un peu la cour ; moi, si j'ai su lui plaire,
C'est bien sans le vouloir ; on ne peut empêcher
Un cousin de vous voir, même de vous chercher ;
Mais elle lui ferait volontiers des avances.

Madame JAQUINOT.

Fi donc !

CÉLESTE.

Pour renverser toutes ses espérances,
Il faudrait avant peu... Vous avez le dessein
De m'établir, je crois ?

Madame JAQUINOT.

Oui ; mais votre cousin
Ne peut vous convenir ; Adolphe est sans fortune.

CÉLESTE.

A présent ; mais un jour il pourra s'en faire une.
Puisque me voilà riche, et que je puis choisir...

Madame JAQUINOT.

Mais pour faire un bon choix, vous devez réfléchir.

CÉLESTE.

J'aurais aimé, maman, un mari militaire ;
Me voulez-vous toujours donner à ce Notaire ?

Madame JAQUINOT.

Un Notaire? oh! que non. Ne pensez plus à lui.
A propos, tu me fais souvenir qu'aujourd'hui
Nous avons à dîner ce bon monsieur Defrance
Qui de mon cher beau-père avait la confiance;
Il était son Notaire et de plus son ami.
Notre avoué Durbant dine avec nous aussi.
L'heure s'avance; allons; il faut que je m'habille;
Je vais à ma toilette; et vous, ma chère fille,
Songez dorénavant que lorsqu'on a du bien,
Il faut que tout l'annonce, habits, propos, maintien;
Qu'une noble fierté règne aussi dans votre ame.

CÉLESTE.

Oui, ma mère.

Madame JAQUINOT.

A présent, appelez-moi madame.

CÉLESTE.

Oui, madame.

Madame JAQUINOT.

Allons donc; que l'on se forme un peu.
Vous n'avez qu'à me voir et m'imiter..... Adieu.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

CÉLESTE *seule.*

Ma mère qui voudrait me servir de modèle!
Elle me fait rire.... Ah! je n'ai pas besoin d'elle;
Je n'ai qu'à voir le monde, et je saurai bientôt
Attraper le bon air des dames comme il faut!
Mon cousin n'est encore qu'un jeune capitaine;
Mais il a du mérite, il parviendra sans peine.
Il sera quelque jour général..... Que sait-on?
Sa femme pourra prendre alors un certain ton.
Cher Adolphe!.... D'abord, je suis sûre qu'il m'aime.
J'ai bien vu.... Mais on vient. C'est Cécile elle-même.
Je veux rabattre un peu son petit air moqueur.
Nous allons voir.

SCÈNE VII.

CÉLESTE, CÉCILE.

CÉLESTE.

C'est vous? Eh! bonjour donc, mon cœur.
Qui vous amène?

CÉCILE.

Ici j'ai laissé mon ouvrage
Et j'y viens travailler.

CÉLESTE.

Voyez comme elle est sage!
Toujours l'ouvrage en main!... Pas un moment perdu.
Mais je vous plains au moins. Ce travail assidu
Doit bien vous ennuyer.

CÉCILE.

Jamais je ne m'ennuye.

CÉLESTE.

Avouez que souvent vous me portez envie,
Que vous voudriez bien être à ma place?

CÉCILE.

Moi?
Point du tout. Et pourquoi le voudrais-je!

CÉLESTE.

Ah! pourquoi?
Pour rien. Non, ce n'est rien qu'une fortune immense.

CÉCILE.

Je n'en ai pas besoin.

CÉLESTE *à part.*

Ah! que d'impertinence!
(*haut.*)
Votre sort, après tout, vaut peut-être le mien.

CÉCILE.

Peut-être.

CÉLESTE.

Assurément. Car à quoi sert le bien?
La fortune souvent fait qu'on nous sacrifie.
(*à part.*)
Il faut absolument que je la mortifie.

(*à Cécile.*)
Écoutez ; vous avez de la discrétion,
Et puis, j'ose compter sur votre affection ;
Il faut que je vous dise un grand secret, ma chère ;
Vous n'en parlerez pas, au moins ; c'est un mystère ;
J'ai dans le fond du cœur une inclination.....

CÉCILE.

Oui !

CÉLESTE.

Qui même bientôt deviendra passion,
Pour peu que mes parens à mes desirs s'opposent ;
La fortune est le but qu'en tout ils se proposent ;
Mon amant n'est pas riche.

CÉCILE.

Il n'est pas riche ?

CÉLESTE.

Non.
Vous le connaissez bien ; vous dirai-je son nom ?
C'est mon cousin Adolphe.

CÉCILE.

Adolphe ?

CÉLESTE.

Eh ! oui ; lui-même.

CÉCILE *à part.*

Ciel !

CÉLESTE.

N'est-ce pas qu'il est bien aimable !

CÉCILE.

Il vous aime,
Apparemment ?

CÉLESTE.

Oh ! oui ; plus d'une fois au jeu,
A table, ses regards m'ont fait un tendre aveu.
Je l'entends à merveille. Il serait inutile
(Je vous donne, en passant, cet avis-là, Cécile)
Que sur moi dans son cœur on voulût l'emporter,
Ou même qu'on cherchât à me le disputer.

CÉCILE.

Vous n'avez sûrement rien de pareil à craindre,
Mademoiselle.

CÉLESTE.

Oh! non. Mais je vois, sans m'en plaindre,
Certain petit manège et les efforts qu'on fait!.....
On voudrait bien lui plaire, on lui fait voir qu'il plaît!....

CÉCILE.

On est sûre partout d'enlever les hommages,
Lorsqu'on peut réunir vos rares avantages,
Lorsqu'on a comme vous, la figure, le bien.....
Enfin, pour être aimable, il ne vous manque rien.

CÉLESTE.

Peu de chose, il est vrai; je crois, lorsque j'y pense,
Valoir.... Mais mon cousin de ce côté s'avance.
Je m'en vais devant vous le faire s'expliquer.
(*à part.*)
Voilà certainement de quoi la bien piquer.

SCÈNE VIII.

CÉLESTE, CÉCILE, ADOLPHE.

ADOLPHE *à part, de loin.*

Cécile n'est pas seule!... Ah! cela me chagrine!
Quel contre-tems! trouver par-tout cette cousine!

CÉLESTE.

(*à Cécile.*)
Vous voyez qu'il me cherche.
(*à Adolphe.*)
Auriez-vous peur de nous,
Mon cousin? Approchez. On parle ici de vous.

ADOLPHE *approchant*

De moi?

CÉLESTE.

Nous n'en disions rien qu'à votre avantage.

ADOLPHE.

Un excès d'indulgence est donc votre partage.

CÉLESTE.

Nous pensions que des camps un guerrier de retour
Doit avoir le cœur tendre et sensible à l'amour;

Et j'ai voulu gager avec mademoiselle
Que le vôtre avait su distinguer une belle.

ADOLPHE.

Mais cela se pourrait.

CÉLESTE.

Sans vouloir vous flater,
Vous devez réussir à vous faire écouter?

ADOLPHE.

Hélas! j'ignore encore à quoi je puis prétendre!
Quand j'oserais parler, daignerait-on m'entendre!

CÉLESTE.

Eh! mais, assurément; mon cher cousin, croyez
Que l'on vous entend même avant que vous parliez.

ADOLPHE.

Ma cousine..... je crois.... que.... vous êtes trop bonne

CÉLESTE.

Dites-nous donc un peu le nom de la personne?

ADOLPHE.

Cela ne se peut pas.

CÉLESTE.

Fort bien. Il est discret,
Mon cousin.

ADOLPHE.

Mais je puis vous faire son portrait.

CÉLESTE.

Oui, faites-le; voyons.

ADOLPHE.

Elle seule, peut-être,
En m'écoutant, pourrait ne pas se reconnaître.
Car elle est si modeste!

CÉLESTE

Oh! oui, sans vanité,
La modestie est ma..... sa grande qualité.

ADOLPHE.

Sa modestie!.... Ah! oui! je l'admire, sans doute;
Et vous ne dites rien, vous, Cécile?

CÉCILE.

J'écoute.

ADOLPHE *à demi voix, à Cécile.*

Écoutez, entendez ; c'est tout ce que je veux.

CÉLESTE.

Allons ; dépeignez nous cet objet de vos vœux.

ADOLPHE.

D'abord, elle est jolie ; elle est douce, sincère ;
La richesse n'a point gâté son caractère.

CÉLESTE *à part.*

C'est bien moi.

ADOLPHE.

De ses goûts j'aime la pûreté,
Sa raison, sa candeur, sa sensibilité ;
Sous un air simple, elle est quelquefois assez fine.....

CÉLESTE.

L'entendez-vous ?

CÉCILE *souriant.*

Peut-être. Et vous ?

CÉLESTE,

Oui, je devine.
Le portrait est flatté, je suis de bonne foi.

ADOLPHE.

Flatté ? Que dites-vous ? Il s'en faut, croyez-moi.
Ah ! si d'après mon cœur j'osais ici la peindre !

CÉLESTE.

Osez, mon cher cousin ; pourquoi donc vous contraindre ?

ADOLPHE.

(*à part.*)
Qu'elle m'impatiente !
(*haut.*) Au reste, en franc soldat,
De la richesse, moi, je fais fort peu d'état.
Je ne veux point devoir ma fortune à ma femme.

CÉLESTE.

Mais le bien, cependant.....

ADOLPHE.

Je sais plus d'une dame
Dont l'époux enrichi, de la dot enrageant,
Voudrait bien pouvoir rendre et la femme et l'argent.
Moi qui veux être heureux, je préférerais même
Le mérite indigent à la richesse extrême.

CÉLESTE.

Ce sentiment est rare.

ADOLPHE.

Oui. Mais le blamez-vous?

CÉCILE.

Oh! non.

ADOLPHE.

C'est le rapport des humeurs et des goûts,
Et non celui des biens qui forme un nœud sortable.

CÉLESTE.

Sans doute.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LATOUR.

LATOUR.

Mes enfans, nous nous mettons à table.

CÉLESTE *à part.*

Oh! je l'ai bien compris.

ADOLPHE *bas à Cécile.*

M'avez-vous entendu,
Mademoiselle?

CÉCILE *bas à Adolphe.*

Oh! oui.

LATOUR, *du fond du théâtre.*

Mon fils, allons, viens-tu?

ADOLPHE.

J'y vais.
(*bas à Cécile.*)
Concevez-vous combien vous m'êtes chère?
Cécile!

CÉCILE.

Adolphe!
(*Ils se donnent la main, et se regardent tendrement.*)

ADOLPHE.

Eh bien?

CÉCILE.

Rejoignons votre père.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul.*

A PEINE j'espérais réussite pareille.
Notre vieux porte-feuille, a vraiment, fait merveille;
Et grace à mon dessin, à mes six mots anglais,
Mon oncle est, du trésor, tenté plus que jamais.
Comme on croit aisément toujours ce qu'on espère,
Avec empressement il poursuit sa chimère;
Durbant, qui, là dedans voit aussi son profit,
Dans cette avare erreur le pousse et l'affermit.
Ils veulent acheter la maison, et pour cause.
Tous les deux, en dînant, n'ont parlé d'autre chose.
Eh! bien, à vos desirs, mon oncle, on se rendra.
Vous voulez l'acheter, et l'on vous la vendra.
Mais on vient..... C'est ma tante, et mon oncle avec elle;
Je n'en saurais douter.... j'entends qu'on se querelle.

SCÈNE II.

GERMAIN, JAQUINOT, Madame JAQUINOT.

JAQUINOT.

DEPUIS vingt ans et plus que nous sommes unis,
Nous n'avons pas été deux fois du même avis,
Ma femme.

Madame JAQUINOT.

Eh! bien, monsieur, qu'en voulez-vous conclure?
Vous avez toujours tort, la conséquence est sûre.

JAQUINOT.

Qui, moi! j'ai toujours tort!

Madame JAQUINOT.

Oui, vous-même.

JAQUINOT.

Morbleu!

Tenez, fort à propos j'apperçois mon neveu.

Madame JAQUINOT.

Pour quoi faire?

JAQUINOT.

Je veux qu'ici Germain nous juge;
Car, avec vous, toujours c'est un nouveau grabuge.
Ta tante...

GERMAIN.

Pardonnez mon oncle, en cet instant
Je ne puis...

JAQUINOT.

En deux mots.

GERMAIN.

Non, vous dis-je, on m'attend.

Madame JAQUINOT.

Il fait très-bien.

GERMAIN.

Je sais d'ailleurs qu'un homme sage
N'entre jamais en tiers aux débats d'un ménage.

JAQUINOT.

Adieu donc.

(*Germain sort*).

SCÈNE III.

JAQUINOT, Madame JAQUINOT.

JAQUINOT.

Vous, ma femme, écoutez la raison;
Il faut penser d'abord au bien de sa maison.

Madame JAQUINOT.

Mon dieu! de vos leçons, monsieur, je vous dispense,
Et je sais mieux que vous, comme il faut que je pense.

JAQUINOT.

J'ai sujet d'espérer qu'un grand événement
Va faire, à ma fortune, un heureux changement.

Madame JAQUINOT.

Tant-mieux; c'est un espoir, monsieur, que je partage.

JAQUINOT.

Je ne puis vous en dire à présent d'avantage.
Mais si nous nous trouvons à l'abri du besoin,
Fort riche même, alors que faut-il? Voir plus loin,
Savoir, de la fortune, user avec adresse,
Et s'en faire un moyen d'augmenter sa richesse.

Madame JAQUINOT.

Vous êtes fort le maître; oui, sachez amasser;
C'est votre affaire, et moi, je saurai dépenser.

JAQUINOT.

Vous saurez dépenser? Je dis tout le contraire.
Vous dépenserez mal, si l'on vous laisse faire.
Vous me parlez déja de rassembler chez vous
Je ne sais quelles gens, des folles et des fous
Qui ne sont bons à rien.....

Madame JAQUINOT.

Pourvu qu'ils soient aimables.

JAQUINOT.

De services réels ces gens sont incapables.
Irai-je, sans motifs, leur prodiguer mon bien?
Mon principe est qu'il ne faut donner rien pour rien,
Ne pas perdre un dîner, et s'arranger de sorte,
S'il coûte de l'argent, qu'ensuite il en rapporte.
Depuis un certain tems, vous devez le savoir,
Les dîners, dans le monde, ont un très-grand pouvoir.
Ils vous font des amis.

Madame JAQUINOT.

Que vous êtes sordide!
Que vos goûts sont mesquins!

JAQUINOT.

Non; je vise au solide.
Je songe à m'avancer, à faire mon chemin.

Madame JAQUINOT.

Moi, je songe à jouir; car c'est le plus certain;
Je prétends qu'au plaisir ma maison soit ouverte.

JAQUINOT.

Oui, mangeons notre bien; mangeons-le en pure perte;
Vous faites preuve ainsi d'un fort beau jugement.

Madame JAQUINOT.

Je fais preuve de goût et de discernement.

JAQUINOT.

Nous verrons.....

Madame JAQUINOT.

Nous verrons, quoiqu'on dise et qu'on fasse
Artistes, gens d'esprit.....

JAQUINOT.

Financiers, gens en place.

Madame JAQUINOT.

Vous prenez grand plaisir à me contrarier.

JAQUINOT.

A la raison jamais on ne peut vous plier.

Madame JAQUINOT.

Me fixer à Paris est ce que je projette.

JAQUINOE.

Je le projette aussi : la maison que j'achete.....

Madame JAQUINOT.

Vous voulez acheter ?

JAQUINOT.

Oh ! je vous en réponds.

Madame JAQUINOT.

Et comment payerez-vous ? Vous n'avez pas de fonds.

JAQUINOT.

Nous pourrons en trouver.

Madame JAQUINOT.

Avec ma signature ?
Je ne m'engage pas pour vous, je vous assure.

JAQUINOT.

Cependant vous vouliez.....

Madame JAQUINOT.

Je ne signerai rien.

JAQUINOT.

Ma femme !

Madame JAQUINOT.

Oui ; vous irez dénaturer mon bien,
Manger ma dot ? Oh ! non.

JAQUINOT.

Eh ! que n'est-elle au diable,
Votre dot ? Ce trait-là, d'honneur, est incroyable ;
Tout-à-l'heure en dinant, vous étiez d'autre avis ;
Vous disiez.....

Madame JAQUINOT.

Je disais ?.... Eh ! bien ! je me dédis,
Et j'ai toujours raison.

JAQUINOT.

Permettez !

Madame JAQUINOT.

Non.

JAQUINOT.

Madame !

Madame JAQUINOT.

Non.

JAQUINOT.

Contredis toujours.... Quelle tête.... de femme !

Madame JAQUINOT.

Vous me faites pitié ; je ne me fâche pas ;
Mais je m'en vais....

JAQUINOT.

Tant-mieux ; car enfin je suis las...

Madame JAQUINOT.

C'est bien moi.....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LATOUR.

LATOUR.

Qu'est-ce donc, mes amis ? Il me semble
Que l'on n'est pas ici très-bien d'accord ensemble !

Madame JAQUINOT.

Monsieur veut acheter, quand il n'a pas le sou !

JAQUINOT.

Vous voulez dépenser; lequel est le plus fou?

Madame JAQUINOT.

Je sors; car je suis prête à me mettre en colère.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LATOUR, JAQUINOT.

LATOUR.

A ce que je puis voir, la fortune, mon frère,
Ne fait pas que l'on s'aime et qu'on s'entende mieux,
Ni qu'on soit au logis plus aise et plus joyeux?

JAQUINOT.

Sans doute, quand on a femme contrariante.
Plus de dix fois par jour elle m'impatiente;
Et pour cette maison que je veux acheter.....

LATOUR.

Peut-être vais-je aussi vous impatienter.
Car je viens pour vous dire, et même avec instance,
Qu'à la vendre je sens beaucoup de répugnance.

JAQUINOT.

Et vous aussi, mon frère? Il n'est plus tems, d'abord;
A présent qu'en ce point nos conseils sont d'accord.

LATOUR.

A changer de dessein souffrez qu'on vous exhorte.
J'habite la maison; voulez-vous que j'en sorte?
Pour vous, qui demeurez dans la province.....

JAQUINOT.

Eh! mais,
Non.... je ne veux plus vivre à Vitry-le-Français.
J'ai des projets....

LATOUR.

Qui, vous?

JAQUINOT.

Et des projets fort sages.
Jeune encor, vous aviez achevé vos voyages;
Je commence plus tard; mais celui de Paris
Me sera profitable, et je vous le prédis.

LATOUR.

A tout âge, mon frère, on fait bien de s'instruire.

JAQUINOT.

Pour toute instruction, j'apprends à me conduire,
A percer dans le monde. Hier au soir enfin
Un Conseiller-d'État m'a touché dans la main;
De la famille il m'a demandé des nouvelles,
Et des vôtres sur tout.

LATOUR.

Espérances fort belles!

JAQUINOT.

Votre nom en tous lieux me sert de passe-port,
Et je vois qu'à Paris on vous estime fort,
Que vos talens y sont en grande renommée.
Tout cela, par malheur, n'est que de la fumée.
Où cela mène-t-il?

LATOUR.

Je sais borner mes vœux.

JAQUINOT.

Je ne vous conçois pas; là, pouvoir être heureux
Et refuser de l'être?

LATOUR.

Eh! qui vous dit, mon frère,
Que je ne le sois pas? Ce que j'ai voulu faire,
Je l'ai fait; j'ai coulé des jours sereins et doux,
Au gré de mes penchans, en cultivant mes goûts;
Je me suis fait un nom qui n'est pas sans estime,
De trente ans de travaux salaire légime;
Mes enfans, grâce au ciel, se portent tous au bien;
C'est assez, j'ai mon lot; je ne demande rien,
Et le terme arrivé, sans regret, sans envie,
Ainsi que j'ai vécu, je quitterai la vie.

JAQUINOT.

Je vous l'ai déja dit, nous nous ressemblons peu.
Pour moi (tout franchement je vous en fais l'aveu).
Je sens qu'en ce pays l'ambition me gagne;
Je commence à bâtir des châteaux en espagne.

LATOUR.

J'en suis fâché pour vous; mon pauvre frère, hélas!
Vous cherchez le bonheur où le bonheur n'est pas.

JAQUINOT.

Ah! mais, où donc est-il?

LATOUR.

Eh! croyez-moi, mon frère!
Il est où bien des gens ne le soupçonnent guere;
Il est dans la santé, le travail, la gaîté,
Dans un état paisible, et dans la liberté.
Ce desir excessif, ce besoin des richesses,
Écarte des devoirs et conduit aux bassesses....

JAQUINOT.

A la morale encore, allons nous revenir,
Lorsqu'il s'agit d'affaire, et qu'il faut en finir?
Tenez, de la maison, la vente doit se faire;
Nous n'aurons entre nous qu'à la mettre à l'enchère;
Elle demeurera, mon frère, au plus offrant.

LATOUR.

Vous mettez à l'avoir un intérêt bien grand?
Quelle obstination! et quelle en est la cause?

JAQUINOT.

Mais je pourrais vous dire, à vous, la même chose.

LATOUR.

C'est ici que mon père a passé ses vieux ans;
C'est ici qu'avec lui, j'ai demeuré long-tems;
Il aimait sa maison, je l'aime à son exemple.

JAQUINOT.

Je l'aime aussi, mon frère! et quand je la contemple,
J'éprouve un sentiment...qui... dans le cœur d'un fils!...
Enfin je veux l'avoir, et c'est là mon avis.

LATOUR.

Mais ce n'est pas le mien.

JAQUINOT.

A l'instant, le notaire
Va nous venir ici prêter son ministère;
Monsieur Durbant lui-même est allé le chercher.
Tenez; avec Germain, je les vois s'approcher.

SCÈNE VI.

JAQUINOT, LATOUR, GERMAIN, DURBANT, M. DEFRANCE, *Notaire.*

LE NOTAIRE.

JE salue humblement toute la compagnie.

JAQUINOT.

Nous avons à vous voir une joie infinie.
Pour dîner avec nous, vous étiez attendu.

LE NOTAIRE.

J'aurais voulu venir; mais je ne l'ai pas pu;
Mille excuses.

JAQQINOT.

Quand donc, du commun héritage,
Verrons nous, par vos soins, s'achever le partage!

LE NOTAIRE.

Mais bientôt. J'ai déja tous les renseignemens
Pour établir la masse et les prélèvemens;
J'ai scrupuleusement dépouillé l'inventaire;
Mon maître-clerc travaille; et je veux si bien faire
Que vos arrangemens soient terminés, conclus,
Sans qu'il n'y manque rien, dans deux ans tout au plus.

JAQUINOT.

Dans deux ans!

LE NOTAIRE.

C'est l'effet de mon zèle sincère.
Je fus trente ans l'ami de monsieur votre père.

LATOUR.

Je le sais.

LE NOTAIRE.

Il mettait sa confiance en moi.
Je la justifierai.

JAQUINOT.

C'est fort bien fait. Mais quoi?
Germain, sais-tu le tour que ton père nous joue?
Tu promettais pour lui; mais il te désavoue.

LATOUR.

Je ne dis pas cela; mais il est assuré,
Si l'on vend la maison, que c'est contre mon gré.

GERMAIN.

Pour nous y refuser, comment pourrions-nous faire?

LE NOTAIRE.

On force en pareil cas son co-propriétaire.

DURBANT.

Oui, certes.

GERMAIN.

Et d'ailleurs pour sortir d'embarras,
C'est l'unique parti.

LATOUR.

Fais comme tu voudras,
Je m'en rapporte à toi, mon fils.

GERMAIN *bas à Latour.*

Laissez-moi faire;
Ils ne sont pas au bout.

DURBANT.

Vous, monsieur le Notaire,
Ne perdons point de tems. Asseyez-vous; voilà
La table l'écritoire. Allons; mettez-vous là.

LE NOTAIRE *s'assied, met ses lunettes, et tire un papier de sa poche.*

Puisque l'on est d'accord, le reste ira de suite.
Nous allons procéder; et pour marcher plus vîte,
J'apporte avec moi l'acte, en projet minuté,
Ainsi que vos conseils entre eux l'ont arrêté,
Et dont je vais d'abord vous donner la lecture.
De mon procès-verbal voici donc l'ouverture.
« L'an douze, *et cætera,* Devant nous soussignés,
« Ont comparu (chacun est ici désigné
« Par ses noms et prénoms, en la forme ordinaire)
« Lesquels, pour parvenir à vente volontaire
« Amiable, sans frais, et sans formalité,
« Ont actuellement mis à prix, licité,
« Afin qu'au plus offrant d'entre eux elle demeure,
« Ainsi que nous allons l'adjuger tout-à-l'heure,
« Une maison par eux possédée en commun,
« Qu'ils tiennent de leur père, et pour moitié chacun,

« Située à Paris, boulevard Mont-Parnasse,
« Ayant sur le devant onze mètres de face,
« Composée au total d'un grand corps-de-logis.....

JAQUINOT.

Eh! passons les détails.

GERMAIN.

Ce serait mon avis.

LE NOTAIRE.

Puisqu'on le veut.....

DURBANT.

Venons au point qui nous importe.

LE NOTAIRE.

« Ainsi que la maison se poursuit et comporte,
« *Et cætera*, Devant nous, notaire susdit,
« Ont agi, procédé, dans la forme qui suit :

JAQUINOT *bas à Durbant.*

Durbant, voici l'instant. Nous les tenons.

DURBANT *bas.*

De grâce,
Contenez-vous; je sais ce qu'il faut que je fasse.

JAQUINOT *bas.*

Songez qu'il faut avoir la maison à tout prix.

GERMAIN *à part.*

Dans leurs propres filets ils vont se trouver pris.

LE NOTAIRE.

Il faut mettre d'abord une première enchère.
Combien?

DURBANT.

Vingt mille francs. C'est assez.

GERMAIN.

Ce n'est guère.

DURBANT.

Vous pouvez enchérir.

GERMAIN.

J'en mets dix mille en sus.

DURBANT.

Nous disons..... cinq-cents francs.

GERMAIN.

J'ajoute mille écus.

LE NOTAIRE *écrivant.*

Doucement, cela fait déjà trente-trois mille
Et cinq-cents.

GERMAIN.

Moi ; je vais rondement ; c'est mon style.
Cinquante mille francs.

LATOUR.

Comment? cinquante?...Eh! mais....

GERMAIN.

Mon père, permettez ; je sais ce que je fais ;
J'en croirai vos avis sur mille autres matieres ;
Mais vous n'entendez pas, comme moi, les affaires.
Cinquante mille francs, oui.

JAQUINOT.

Mais, comme il y va!

DURBANT.

Il faut lui faire peur ; cent louis au-delà.

JAQUINOT.

Mon ami, c'est beaucoup.

DURBANT.

Voulez-vous m'en dédire ?

JAQUINOT.

Vous dédire ? Non..... mais.....

GERMAIN.

L'air qu'ici l'on respire
Est excellent ; la vue offre mille beautés ;
Pour la vue et pour l'air, deux cents louis, notez.

LATOUR.

Mais tu n'y penses pas, mon fils, et cette enchère.....

GERMAIN.

Encore un coup, sur moi, reposez-vous, mon père ;
Mon oncle n'est pas prêt encore à lâcher pié.

DURBANT *qui s'est consulté tout bas avec Jaquinot*

Tenez : vingt mille écus ; ce sera bien payé.

GERMAIN *bas à Latour.*

Que vous avais-je dit ?
(*haut.*)
Un potager superbe,
Où tout prospère, fruit, légumes, jusqu'à l'herbe ;
Pour ce potagerlà, deux-mille écus.

DURBANT.

Allons;
Vous en voulez; et nous aussi, nous en voulons;
Nous mettons mille francs.

GERMAIN.

La petite terrasse
Où je jouais souvent en revenant de classe;
Est encor bien jolie, et j'y suis attaché.
En donner mille écus, me paraît bon marché.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Voilà l'enchère à soixante-dix mille.

JAQUINOT.

C'est une extravagance. On aurait dans la ville,
Une belle maison, à pareil prix.

GERMAIN.

Eh! bien?
Mon oncle n'en veut plus? Mon oncle ne dit rien?
En ce cas.....

DURBANT.

Un moment.

JAQUINOT.

Allons, voyons, mon frère,
Qui sera le plus fou; c'est une épreuve à faire.
Soixante-quinze mille. Il faut bien s'entêter!.....

GERMAIN.

Tenez; en beau chemin on ne peut s'arrêter;
A soixante-dix-huit. — Mon père me regarde!
S'il n'en veut pas pour lui, je la prends et la garde.

JAQUINOT.

Et moi, pour terminer d'un coup ces différens,
Je la veux, je l'aurai; je mets cent mille francs.

GERMAIN.

Cent mille?

DURBANT.

Tout autant.

GRRMAIN.

Soit respect, soit faiblesse,
Mon cher oncle, à ce prix, ma foi, je vous la laisse.
Oui; nous vous la donnons.

JAQUINOT.

Vous appelez cela
Donner? Assurément, mon cher, à ce prix-là,
C'est bien vendre, et tres-bien.

LATOUR.

Mais en effet, mon frère,
La maison à ce prix est de beaucoup trop chère;
Il ne me convient pas de trouver mon profit
En vous faisant du tort.

DURBANT.

Eh! monsieur, qui vous dit
Que l'on ait des regrets, que l'on songe à se plaindre?

GERMAIN.

Non; mon père a raison; il faut parler sans feindre.
De cette affaire-ci, vous vous repentirez.
Vous êtes vraiment dupe.

JAQUINOT.

Eh! non.

GERMAIN.

Vous le verrez.

JAQUINOT.

Ne plaisante donc point, et terminons, de grâce.

GERMAIN.

Vous êtes averti, du moins; grand bien vous fasse.

LE NOTAIRE.

Allons; des deux côtés c'est bien le dernier mot?
J'adjuge donc l'immeuble à monsieur Jaquinot.
Chacun de vous va mettre ici sa signature.

LATOUR.

Il en est tems encore; avant que de conclure,
Mon frère, songez-y.

JAQUINOT.

Mon Dieu! que de façons!
Je signe; imitez-moi, mon frère; et finissons.

(*Ils signent tous.*)

LE NOTAIRE *à Jaquinot.*

Vous êtes pour le coup, dûment propriétaire;
Je suis un peu surpris... Mais quoi? c'est votre affaire.
Je vous expédierai le titre que voilà.

JAQUINOT.

Ne soyez pas deux ans à terminer cela.

LE NOTAIRE.

Oh! non.

LATOUR *au Notaire.*

Monsieur Defrance, il me vient en pensée
Une autre affaire; elle est importante et pressée.
Ma pupille est majeure à présent.

LE NOTAIRE.

Quoi! déjà?

LATOUR.

Eh! oui, depuis un mois. A l'âge où la voilà,
Vous savez mon devoir et quels soins je dois prendre.

LE NOTAIRE.

Je connais vos motifs, et je crois vous comprendre.

LATOUR.

Je vais jusque chez vous, vous conduire à présent;
Et nous raisonnerons tous deux, chemin faisant.

LE NOTAIRE *tout bas, et se rapprochant de Latour*

On sera bien surpris; car tout le monde ignore.....

LATOUR *bas au Notaire.*

Mon cher, que ce secret n'éclate point encore.

(*Latour et le Notaire sortent ensemble.*)

GERMAIN *à part*

Pour suivre notre plan, et pour nous divertir,
C'est Dupré maintenant qu'il me faut avertir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JAQUINOT, DURBANT.

JAQUINOT.

La maison est à nous; mais elle est un peu chère!

DURBANT.

Vous risquiez moins qu'un autre à pousser cette enchère;
La moitié vous revient.

JAQUINOT.

Puis, Germain m'a piqué.

JAQUINOT.

Tenez, je ne sais pas au fond ce qu'il en est.
Mais ce que je vois bien, c'est que, dans cette affaire,
L'échec que je reçois ne vous étonne guère.

DURBANT.

Pardonnez-moi; je suis, comme vous, étonné...

JAQUINOT.

Non; vous ne l'êtes pas. J'ai souvent soupçonné,
(J'en suis sûr à présent, s'il faut que je le dise)
Que vous me feriez dupe, et qu'en cette entreprise
Vous tâcheriez d'avoir à vous seul le profit.
Je vous fais compliment; le tour vous réussit.

DURBANT.

Ceci me paraît fort, monsieur, je vous l'avoue;
De ces conventions est-ce ainsi qu'on se joue?
Car, je le vois, voulant manquer à nos traités,
Vous avez fait le coup, qu'ici vous m'imputez;
Et lorsque le trésor est en votre puissance,
Vous me frustrez, ainsi, moi, de ma récompense.

JAQUINOT.

Moi? j'ai pris le trésor?

DURBANT.

Oui, monsieur Jaquinot;
Je commence à le croire.

JAQUINOT.

Allez, c'est vous plutôt,
Monsieur Durbant.

DURBANT.

Monsieur, cette injure est trop forte!

JAQUINOT.

S'il ne tient qu'à crier, comme vous je m'emporte.

DURBANT.

Feignez d'être en courroux.

JAQUINOT.

Faites-bien le fâché.

DURBANT.

Où le trésor est-il?

JAQUINOT.

Où l'avez-vous caché?

DURBANT.

Vous ne l'ignorez pas.

JAQUINOT.

Vous le savez, vous dis-je.

DURBANT.

Le fourbe !

JAQUINOT.

Le coquin !

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Messieurs, qui vous oblige
A disputer ainsi ? qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

JAQUINOT.

Ce n'est rien ; nous étions à causer entre nous.

GERMAIN.

L'entretien était vif, animé, ce me semble.

DURBANT.

C'est un point important que nous traitions ensemble.

GERMAIN.

N'ai-je pas entendu certain mot.... de trésor ?

JAQUINOT.

Eh ! non.

GERMAIN.

Pardonnez-moi.

DURBANT.

Cela se peut encor.
Nous parlions d'un procès très-extraordinaire
Sur un trésor....

GERMAIN.

Je sais ; vous suivez cette affaire ;
Vous la perdrez.

DURBANT.

Qui ? moi ?

GERMAIN.

Soyez sûr de cela.

DURBANT.

J'espère que non.

GERMAIN.

Au reste, un homme est là,
Qui vous cherche, dit-il, pour affaire qui presse.
Au procès du trésor, peut-être il s'intéresse.
J'ai dit que vous pouviez être en ce salon-ci.
Il marche sur mes pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUPRÉ, *sous le nom de Bouffi.*

DURBANT.

EH! c'est monsieur Bouffi.

DUPRÉ.

Bonjour, messieurs, je suis le plus humble des vôtres.
Vous paraissez tous trois bons vivans, bons apôtres;
Mais c'est monsieur Durbant qu'ici je viens chercher.
Permettez-vous qu'on puisse avec lui s'épancher?
Il est de bon conseil, et je ne suis pas bête;
Je voudrais, avec lui, raisonner tête-à-tête.
L'affaire est de nature..... équivoque.

GERMAIN.

En ce cas
Je me retire.
(*Bas à Dupré*).
Au moins, Dupré, ne manquez pas
De leur parler d'Hombert et d'exciter leurs craintes.

DUPRÉ, *bas à Germain.*

Laissez faire; je vais leur pousser quelques feintes.
(*Germain sort*).

JAQUINOT, *bas à Durbant.*

Il est original, vous me l'aviez bien dit.

DURBANT, *bas à Jaquinot.*

Oh! pour un cuisinier, le drôle a de l'esprit.

SCÈNE IV.

JAQUINOT, DURBANT, DUPRÉ.

DUPRÉ, *en montrant Jaquinot.*

Monsieur veut donc rester?

DURBANT.

Laissons là le mystère.

DUPRÉ.

Pourquoi?

DURBANT.

De la maison c'est le propriétaire.

DUPRÉ.

C'est monsieur Jaquinot? Serviteur.

DURBANT.

Je ne sui
Que son agent; ainsi vous pouvez devant lui.....
(*à Jaquinot*).
Vous voyez que j'agis sans le moindre artifice.
Je ne vous cache rien, rendez-moi donc justice.
Vos soupçons mal fondés....

JAQUINOT.

Allons, je n'en ai plus,
Et vous même, oubliez ceux que vous avez eus.
Monsieur peut s'expliquer sans crainte et sans scrupule.

DUPRÉ. (*)

Puisqu'il n'est plus besoin qu'ici je dissimule,
On vous a dit, je crois, qui je suis?

JAQUINOT.

Oui, monsieur.

DUPRÉ.

J'ai ressenti les coups du tems et du malheur.
Vous restiez en province autrefois; mais je pense
Que le non de Bouffi courait toute la France;
Bouffi, le confident de mylord Kilbourden;
J'étais de sa cuisine, et l'ame et le soutien.
Là, mes talens trouvaient une vaste matière.

(*) Il passe entre Jaquinot et Durbant.

Quand on a de son art étendue la carrière,
On peut, je crois, prétendre à de justes égards;
Et de quel art encor?.... le plus beau des beaux arts.

JAQUINOT.

Je suis persuadé de votre savoir faire.

DUPRÉ.

Parlez de moi par-tout où l'on fait bonne chère;
Interrogez un peu Véry, Léda, Brigaut,
Ce que c'est que Bouffi, ce qu'il sait, ce qu'il vaut;
Ile sont tous mes enfans, et je les ai vu naître;
Tous, les larmes aux yeux, vous diront: c'est mon maître;
Ils prennent mes avis encore à chaque instant,
Et je suis aujourd'hui, cuisinier consultant.

JAQUINOT.

C'est un fort bel état, je vous en félicite.

DUPRÉ.

Ah! monsieur! la fortune est cruelle au mérite.
Elle me traite mal. Avec un beau talent
Je devrais aujourd'hui me trouver opulent;
Mais trop souvent chez moi je loge la famine;
Il est bien dur à jeun de parler de cuisine....

JAQUINOT.

Eh! bien, n'en parlons plus; et venez donc au fait.

DURBANT.

Eh! oui, mon cher, au fait.

DUPRÉ.

Doucement, s'il vous plait,
Ce n'est pas que je sois autrement formaliste;
Mais on interromp pas de la sorte un artiste,
Moi qui me suis pour vous dessaisi ce matin
De ce vieux porte-feuille, et de ce beau dessin...
Orné de mots anglais, en forme de devise...

JAQUINOT.

Mais nous avons déja cherché sous la remise,
Nous n'avons rien trouvé.

DUPRÉ.

Quoi! rien? vous m'étonnez!
Et les renseignemens que je vous ai donnés!

JAQUINOT.

Ne sont pas suffisans.

DUPRÉ.

Mais je vous en apprête
Quelques autres encor que je cherche en ma tête.
Vous verrez. Je vous viens toujours en attendant,
Rendre un second service et non moins important.
Je prends tant d'intérêt à ce qui vous regarde!

JAQUINOT.

Trop bon.

DUPRÉ.

Aussi pour vous je suis toujours en garde.
J'éprouve en ce moment de l'agitation.
N'auriez-vous pas commis quelqu'indiscrétion?

JAQUINOT.

Qui vous fait supposer?

DURBANT.

Quelle crainte est la vôtre?

DUPRÉ.

Enfin, n'auriez-vous pas trop jasé l'un ou l'autre?

JAQUINOT.

Moi, je n'ai point parlé.

DURBANT.

Je puis jurer que non.

DUPRÉ.

Cependant du trésor on a quelque soupçon.....

JAQUINOT.

O ciel!

DUPRÉ.

On est venu me tâter.... J'imagine
Que quelqu'autre que nous le cherche à la sourdine;
Certain jeune étranger qui, je crois, loge ici....

JAQUINOT.

Monsieur Hombert!....

DUPRÉ.

Je crains que votre épouse aussi.....

JAQUINOT.

Ma femme!... dites-vous? Qui donc a pu l'instruire?

DUPRÉ.

Il faut avec adresse à présent vous conduire;
Ayez l'œil, croyez-moi, sur le jeune étranger,
Sur Madame...

JAQUINOT.

Ecoutez. Pour sortir de danger,
Tâchons tout au plutôt de nous rendre les maîtres
Du trésor.

DUPRÉ.

Bien.

JAQUINOT.

Alors nous braverons les traîtres,
S'il en est...

DUPRÉ.

C'est parler comme un homme d'esprit.
L'idée est excellente, et comme Monsieur dit,
Sitôt que nous aurons le trésor...

JAQUINOT.

Il me semble
Qu'il faudrait de ce pas l'aller chercher ensemble....

DUPRÉ.

Non pas pour le moment; car je suis attendu
Pour donner mes avis sur certain ambigu
De mon invention, et dans le genre antique,
Chez un riche banquier dont j'attends la pratique.
C'est l'affaire d'une heure; et, peut-être encor moins.
Je donne mon coup-d'œil, et puis je vous rejoins.

JAQUINOT.

Je voudrais vous prouver quelque reconnaissance,
Mon très-cher, acceptez...

(*Il lui offre de l'argent.*)

DUPRÉ.

Fi! cette offre m'offense.
Est-ce Bouffi qu'on traite en mercénaire?

JAQUINOT *bas à Durbant.*

Eh! mais,
Cet argent que pour lui, Durbant, je vous donnais,
Vous le gardiez pour vous?...

DURBANT *bas à Jaquinot.*

Bon ! en votre présence.
Il fait des façons ; mais.....

DUPRÉ.

Je ne prends rien d'avance.
Je pourrais, par exemple, accepter un dîner....
Mais Monsieur, ce matin, m'a fait bien déjeûner:
Ainsi quelqu'autre jour j'aurai l'honneur, j'espère...

JAQUINOT.

Dès demain ; comptez-y ; nous ferons bonne chère.

DUPRÉ.

Vous me gagnez le cœur.
(*Bas à Jaquinot.*)
Prenez bien garde à vous ;
On cherche à vous tromper.

JAQUINOT *bas.*

Je le pense, entre nous...

DUPRÉ *bas à Durbant.*

On songe à vous surprendre. Agissez de manière.

DURBANT.

Oui, oui ; nous tâcherons d'avoir quelque lumière.

JAQUINOT.

Voici Monsieur Hombert.

DUPRÉ.

Ce jeune étranger ?

JAQUINOT.

Oui.

DUPRÉ.

C'est fort bien. Je m'en vais vous laisser avec lui.

JAQUINOT.

Revenez donc bientôt.

DUPRÉ.

Messieurs, je vous salue.
(*à part.*)
J'ai commencé ; qu'Hombert à présent continue.
(*Dupré sort.*)

JAUUINOT.

L'honnête homme !...

SCÈNE V.

JAQUINOT *et* DURBANT *se retirent au fond de la scène.* HOMBERT *est entré, feignant de ne pas les voir, et tenant à la main un crayon et des tablettes.*

HOMBERT *à part.*

A mon tour. J'ai vu sortir Dupré.
Le piège qu'on leur tend doit être préparé.
Pour surcroît de gaîté, j'attends encor la femme!

JAQUINOT *à Durbant.*

Tâchons de démêler et de rompre leur trame.

DURBANT.

Observons ce qu'il fait.

JAQUINOT.

Voyons ce qu'il dira.

HOMBERT *de manière à être entendu de Jaquinot et de Durbant.*

Soit le trésor qu'on cherche *X* divisé par *A*,
La maison *B*.... Voilà l'équation posée;
Je conviens qu'à résoudre elle n'est pas aisée.

JAQUINOT.

Il parle du trésor.

DURBANT.

Je l'entends.

HOMBERT *de même.*

B moins *A*
Multiplié par X égale..... M'y voilà.

DURBANT.

Voyez-vous? C'est qu'il fait un calcul algébrique.

JAQUINOT.

Moi, je n'ai jamais su que mon arithmétique.

HOMBERT *de même.*

Madame Jaquinot peut venir à présent.
Pour elle mon travail sera satisfaisant.

JAQUINOT.

Vous l'entendez? Ici ma femme doit se rendre:

C'est par leur entretien que nous pourrions apprendre...
Il faudrait nous cacher....

DURBANT.

Où?

JAQUINOT.

Dans ce cabinet.
On pourrait s'y glisser..... Doucement, en secret....

DURBANT.

Sans être vus....

JAQUINOT.

Fort bien.
(*Ils entrent dans le cabinet à côté du salon.*)

SCÈNE VI.

HOMBERT *seul.*

Les voilà qui se cachent!
A m'épier ainsi ces deux messieurs s'attachent!
Notre plan réussit; mais il faudra bientôt.....
Eh! justement; voici madame Jaquinot.

SCÈNE VII.

HOMBERT, Madame JAQUINOT, CÉLESTE.

Madame JAQUINOT.

Me voici; vous voyez que je suis de parole.

HOMBERT.

Et vous avez raison. L'heure fuit, le tems vole;
Il est si précieux!..... Malheur à qui le perd!
C'est un mot du petit.... Ou bien du grand Albert.

Madame JAQUINOT.

Hâtons-nous, en ce cas. Montrez votre science....

HOMBERT.

J'aime fort à vous voir autant d'impatience!

Madame JAQUINOT.

Satisfaites-la donc. Je viens pour m'informer....

HOMBERT.

Du trésor !.... C'est tout simple. Il faut nous enfermer
D'abord ; être bien seul. N'ayez aucune crainte
Mais du sang froid, au moins. Car à parler sans feinte,
Vous verrez quelque chose ici de surprenant.

CÉLESTE *bas à sa mère.*

Ma mère, m'en irai-je ?

Madame JAQUINOT *bas à Céleste.*

Eh ! non ; non, mon enfant.
Reste. Quand on est deux, on a moins peur.
(*à part.*)
Je tremble.

HOMBERT.

Vous voyez cette canne ; eh ! bien ? Que vous en semble ?

Madame JAQUINOT.

Comment ?

HOMBERT.

Que croyez-vous que ce soit ? Un bâton
Ordinaire ?

Madame JAQUINOT

A la voir, on le dirait.

HOMBERT.

Eh ! non ;
L'apparence n'est rien. Cette rare baguette
Renferme une vertu précieuse et secrette ;
L'effet qu'elle produit tient du surnaturel ;
Elle est faite d'un bois nommé bois immortel ;
C'est elle qu'on nommait jadis divinatoire,
Et de graves auteurs en ont décrit l'histoire.
Vous en avez peut-être entendu parler ?

Madame JAQUINOT.

Oui,
Quelquefois.

HOMBERT.

Vous allez la connaître aujourd'hui.
Quand on sait la tenir de certaine manière,
On éprouve à l'instant sa vertu singulière ;
Dans le sein de la terre on sent couler les eaux ;
On suit tous les filons des mines, des métaux ;
On trouve les trésors.....

Madame JAQUINOT.

Les trésors ?

HOMBERT.

Oui, madame ;
D'or ou d'argent caché la plus petite lame.
Ce n'est pas tout encore. Elle sert à chercher
Le voleur, le fripon qui cherche à se cacher.
Sans le voir on le suit ; on connait ses vestiges ;
La baguette en ce genre opère des prodiges ;
On cite mille traits tant anciens que récens....

Madame JAQUINOT.

Quoi ? monsieur, vous voyez ?

HOMBERT.

Je ne vois pas ; je sens.
Des objets en rapport il sort des particules,
Ou si vous l'aimez mieux, ce sont des corpuscules,
Que la baguette attire, et qu'elle me transmet :
J'en éprouve aussitôt un étonnant effet,
Certain frémissement ; c'est le produit physique
Du fluide électrique, ou même galvanique....
Vous entendez cela ?

Madame JAQUINOT.

Je crois que je vous suis....
Un fluide.... Un effet....

HOMBERT.

Or, comme je vous dis,
Ma baguette aux fripons est surtout redoutable.
Je ressens un malaise extrême, insuportable,
Lorsque je suis près d'eux.... A moins de la quitter,
Je souffre !

Madame JAQUINOT.

Vous devez craindre de la porter ?

HOMBERT.

Bon ! je vous en réponds. Il faut bien dans le monde,
Que la friponnerie étrangement abonde ;
Car presqu'à chaque instant j'ai la fièvre.....

Madame JAQUINOT.

Est-il vrai ?

HOMBERT.

Ah ! trop vrai.

Madame JAQUINOT.

Si j'osais vous proposer l'essai ?

HOMBERT.

De la baguette ?

Madame JAQUINOT.

Eh ! Oui. L'occasion est belle.
Nous cherchons un trésor.

HOMBERT.

Pour vous prouver mon zèle,
J'y consens volontiers. — Eloignez-vous un peu.
Ne me regardez pas; ceci n'est pas un jeu.
Quand j'aurai prononcé de certaines paroles.....

CÉLESTE *à part.*

Ma mère, j'ai bien peur.

HOMBERT *à part.*

Moquons-nous de ces folles.

(*haut*)

Nous cherchons le trésor; et s'il est près d'ici....

(*Il prend sa canne des deux mains.*)

Je sentirai bientôt.... Ah ! bon dieu !.... Qu'est ceci ?
Ma main tremble !... J'éprouve un frisson spasmodique....

Madame JAQUINOT.

En effet !.....

HOMBERT.

Savez-vous ce que cela m'indique ?....

CÉLESTE.

Quoi donc ?

HOMBERT.

Un grand fripon est tout près de ces lieux.

Madame JAQUINOT.

O ciel !

HOMBERT.

C'est vainement qu'il se cache à mes yeux.
Je le découvrirai.

Madame JAQUINOT.

Ma frayeur est extrême.

HOMBERT.

Eh ! non; ne craignez rien, il doit trembler lui-même.

Il ne peut m'échapper. Je ne sais pas l'endroit.
Mais la baguette va m'y conduire tout droit.
Je la suis seulement; c'est un guide infaillible.

Madame JAQUINOT.

Dit-il vrai? Pour le coup, c'est incompréhensible!.

HOMBERT.

C'est là dedans. — Ouvrons.

(*Il ouvre la porte du cabinet.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JAQUINOT *pousse* DURBANT *hors du cabinet, et sort avec lui.*

JAQUINOT, *en montrant Durbant.*

Un fripon. La baguette a dit vrai cette fois.

DURBANT *à Jaquinot.*

Monsieur, prenez-y garde; à l'honneur on me touche....

JAQUINOT.

Oui, oui; vous me trompez; votre conduite est louche...

DURBANT.

Et la vôtre n'est pas très claire en tout ceci.....

HOMBERT.

Comment donc? Deux pour un?... Je sentais bien aussi!...

Madame JAQUINOT.

Eh! quoi! monsieur, c'est vous? Quel est ce stratagême?
Que faites-vous ici?

JAQUINOT.

Qu'y faites-vous vous-même?
Mais je le sais fort bien; car j'ai tout entendu.
Vous cherchez le trésor.....

HOMBERT.

O ciel! qu'ai-je apperçu?..
Le projet de monsieur est justement le vôtre.
Vous cherchez le trésor à l'insçu l'un de l'autre.

Madame JAQUINOT.

Comment?

JAQUINOT.

Qui vous l'a dit?

HOMBERT.

Les règles de mon art.
Je n'ai qu'à voir ce front large, cet œil hagard;
J'y lis: projets manqués, avarice déçue,
Fortune presqu'atteinte et soudain disparue.

JAQUINOT.

Quels sont donc ces propos?

DURBANT.

C'est quelque charlatan!

Madame JAQUINOT.

Quel étonnant savoir! quel homme!

JAQUINOT.

Allons-nous en,
On cherche à me tromper; on m'insulte; on m'excède;
Allons chercher Bouffi, pour qu'il vienne à mon aide.

DURBANT, *le rappellant.*

Eh! monsieur Jaquinot.

(*Jaquinot va pour sortir; il rencontre Latour.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LATOUR.

LATOUR.

Mon frère, où courez-vous?

JAQUINOT.

A mes affaires. (*Il sort.*)

LATOUR.

Soit. Adieu.

DURBANT, *à part.*

Songeons à nous.
J'en attends pour ma part une somme assez forte.
Attendez-moi, monsieur.

LATOUR.

Pourquoi fuir de la sorte,
Monsieur Durbant?

DURBANT.

Laissez, j'ai mes raisons. Adieu.

Madame JAQUINOT.

Je suis encor saisie !

LATOUR.

Et de quoi donc ?

Madame JAQUINOT.

Bon dieu !
De tout ce que j'ai vu, le sorcier, la baguette.....

CÉLESTE.

Je suis tremblante aussi ; le voleur, la cachette...

Madame JAQUINOT.

Je ne me sens pas bien ; venez, ma fille.

CÉLESTE.

Et moi !....

Madame JAQUINOT.

Donnez-moi votre bras. (*Elles sortent.*)

SCÈNE X.

LATOUR, HOMBERT.

LATOUR.

Eh ! d'où vient leur effroi ?
Monsieur Hombert, ici, qu'est-ce donc qui se passe ?

HOMBERT *en riant.*

Vous ne devinez pas ?

LATOUR.

Moi ! Point du tout.

HOMBERT.

De grâce,
Souffrez.... J'en ris encore.... Et j'en rirai long-tems....
Je viens d'avoir affaire à de plaisantes gens !....

LATOUR.

Apprenez-moi du moins ce qui vous fait tant rire....

HOMBERT.

Il m'est bien défendu, vraiment, de vous le dire !....
Je m'en vais tout conter à Germain.

SCÈNE XI.

LATOUR *seul.*

A Germain?
Je le vois. De mon fils c'est quelque trait malin.
De mouvemens divers la famille agitée,
Cette maison trop cher par mon frère achetée,
Et certains mots surpris, tout me donne à penser;
De parler je ne puis enfin me dispenser.
Par l'âge et le malheur ma pupille est formée,
Et d'Adolphe je sais combien elle est aimée.
J'ai mes secrets aussi que je dois mettre au jour,
Et nous verrons des gens bien surpris à leur tour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LATOUR, GERMAIN.

LATOUR.

Quoi! sans m'en avertir, leur faire un tour semblable!

GERMAIN.

Ce que vous m'apprenez est à peine croyable.

LATOUR.

Vous voyez que j'avais mes secrets comme vous.

GERMAIN.

Le bonheur de Cécile en est un grand pour nous.
Quand nous nous amusions d'un projet chimérique,
Nous disions presque vrai; la rencontre est unique.

LATOUR.

Le notaire viendra; l'acte est entre ses mains.....

GERMAIN.

Quoi! mon père, sitôt rompre tous nos desseins!
De grâce, laissez nous, au gré de notre attente,

Railler encore un peu mon cher oncle et ma tante;
Que nous puissions mener l'intrigue jusqu'au bout.

LATOUR.

Je sais que ce serait te servir à ton goût.
Mais non, c'en est assez; trêve de raillerie.
Cécile parait; va, laisse nous, je te prie.

(*Cécile entre; Germain la salue et sort*).

SCENE II.

CÉCILE, LATOUR.

LATOUR.

Mon enfant, vous savez si je vous veux du bien;
Nous n'avons pu tantôt avoir cet entretien.
Il peut être pour vous d'une grande importance.
Si mon père autrefois prit soin de votre enfance,
Si jusques à sa mort il a veillé sur vous.
Si je l'ai remplacé dans cet emploi si doux,
Il est tems aujourd'hui d'achever notre ouvrage.
Cécile, vous avez vingt et un ans; c'est l'âge
Où vous pouvez vous-même user de tous vos droits.

CÉCILE.

De quels droits puis-je user, moi qui n'ai rien, je crois?
Dès l'enfance orpheline, et des miens séparée,
Mais dans votre maison par bonheur demeurée,
Je dus à votre père, à vous-même, des soins
Tels que pour son enfant peut-être on eût fait moins.

LATOUR.

Mon père aimait beaucoup sa petite pupille;
Ensuite il m'a légué le bonheur d'être utile.

CÉCILE.

Il est vrai; mais de peur d'en être embarrassé,
Tout autre à ce legs-là peut-être eût renoncé....

LATOUR.

Laissez-moi m'expliquer. La chose est délicate.
Vous ne me croirez pas indiscret, je m'en flatte.

LATOUR.

Vous n'en saviez pas moins ce qu'il pensait, je gage?
Avant de se parler on s'entend, à votre âge.

CÉCILE.

Il est vrai, quelquefois, que j'ai cru remarquer...

LATOUR.

Ma fille, eh! bien! pour lui je viens de m'expliquer.

CÉCILE.

Ma fille! dites vous? Ah! que ce mot me touche!
Et combien il m'est cher, sortant de votre bouche!

LATOUR.

Ma fille, embrassez-moi; c'est là m'en dire assez;
Je comprends pour mon fils tout ce que vous pensez.
Oui, vous serez unis; oui, vous serez ma fille.
N'avez-vous pas toujours été de la famille?

CÉCILE.

Le dernier de vos dons les surpasserait tous.
Mon père!... mon ami! vous-même y pensez-vous?
Quoi! vous adopteriez une pauvre orpheline,
Qu'au sort le plus obscur sa misère destine?

LATOUR.

Vous vous trompez très-fort; car vous êtes, au fonds,
Bien plus riche que nous...

CÉCILE.

Moi! je suis riche, allons!

LATOUR.

Mon père ayant été le gouverneur du vôtre,
Des sentimens bien chers les joignaient l'un à l'autre;
L'élève parvenu dans un âge plus mûr,
Dans son ancien mentor trouvait un ami sûr;
Enfin, lorsqu'il partit, sans qu'il lui fut possible
De prévoir son retour, en ce moment terrible,
Il vous laissa, ma fille, aux mains de son ami
Avec cent mille écus. Ils sont bien près d'ici.
En argent et bijoux, de valeur peu commune,
Un coffret précieux contient votre fortune.
Votre père, en partant, victime du destin,
Et comme rien alors ne lui semblait certain,

Pour mieux vous assurer cette somme laissée,
Défendit qu'elle fût aucunement placée ;
Il en chargea mon père ; et sans autre recours,
Il voulut qu'en nature ou la garda toujours.
De plus, il ordonna, d'une manière expresse,
Qu'on ne vous laissât point vous croire de richesse,
Et que vous élevant avec simplicité,
On éloignât de vous la folle vanité.
Cette précaution était peu nécessaire ;
Mais ce qu'il a prescrit, nous avons dû le faire.
Enfin, on vous devait dire la vérité,
Quand vous auriez atteint votre majorité.
Cécile, maintenant vous êtes libre encore,
Je vous chéris en père, et mon fils vous adore ;
Mais nous ne voulons rien, rien que votre bonheur ;
Consultez vous donc bien, et songez...

CÉCILE.

Mon tuteur !
Qu'imppprte cet argent que le hazard m'envoye ?
Vous savez d'où j'attends mon bonheur et ma joie.
Vous me connaissez bien, mon cœur n'est point léger ;
Ce n'est pas un peu d'or qui le fera changer.

LATOUR.

Je le crois, je connais votre ame noble et tendre.
Quelqu'un vient.

CÉCILE.

C'est Adolphe !

LATOUR.

Oui ; qui s'est fait attendre.
Que je suis satisfait d'un entretien si doux !
Je sors ; et c'est encor pour m'occuper de vous.

SCÈNE III.

LATOUR, ADOLPHE, CÉCILE.

LATOUR.

Mon fils, je fais ta cour.

ADOLPHE.

Et je vous en rends grâce.

LATOUR.

Oui; mais d'un interprète aisément on se passe.
Mes enfans, à loisir expliquez-vous tous deux.
Aimez-vous; ce sont-là vos jours les plus heureux.
(*Latour sort*).

SCÈNE IV.

CÉCILE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

AH! mon père a raison! puis-je espérer, Cécile,
Qu'à cette douce loi votre cœur soit docile?
M'aimerez-vous un peu? moi qui vous aime tant!

CÉCILE.

C'est ce que m'ordonnait votre père à l'instant.
Comment désobéir?... j'ai pourtant queque chose
Qui m'inquiete...

ADOLPHE.

Vous! quelle serait la cause?

CÉCILE.

Là voici. Vous disiez tantôt, je m'en souvien,
Que vous préfèreriez une femme sans bien.
Est-ce une opinion réelle, sérieuse?
J'ai sujet sur ce point d'être fort curieuse.

ADOLPHE.

Oui; bien des gens pourront me trouver singulier;
Mais j'ai toujours pensé que, pour se marier,
Il vaut bien mieux choisir la beauté pauvre, sage,
Telle que vous, Cécile, ayant pour son partage
Toutes les qualités qui donnent le bonheur,
Qu'une femme opulente et dont la folle humeur,
De ses goûts ruineux, voudra que l'on dépende,
Qui chaque jour... Eh! mais, pourquoi cette demande?

CÉCILE.

Pourquoi? c'est que...vraiment, cela me touche un peu...
J'hésite maintenant à vous faire un aveu
Qui peut de votre cœur réfroidir la tendresse.
Si, par exemple... moi!... j'avais de la richesse?

ADOLPHE *vivement.*

Ah! vous? c'est différent; il faut vous excepter;
La fortune avec vous n'est point à redouter.
Mais expliquez vous donc... car j'ai peine à comprendre...

CÉCILE.

Votre père lui-même ici vient de m'apprendre...
O ciel! déjà quelqu'un!

ADOLPHE.

Eh! quoi, pas un instant?
C'est encore mon oncle avec son cher Durbant.

SCÈNE V.

CÉCILE, ADOLPHE, JAQUINOT et DURBANT, *amenant* DUPRÉ *comme malgré lui.*

JAQUINOT.

IL est pourtant cruel que rien ne nous éclaire!
(*Appercevant Cécile et Adolphe*).
Vous voilà? laissez-nous; nous sommes en affaire.

ADORPHE.

De bon cœur.
(*A Cécile*).
Quel secret pouvez-vous donc avoir, Cécile?

CÉCILE.

Suivez-moi; vous allez le savoir.
(*Adolphe et Cécile sortent ensemble*).

SCÈNE VI.

JAQUINOT, DUPRÉ, DURBANT.

JAQUINOT.

SAURONS-NOUS à la fin où ce trésor se cache?

DURBANT, *montrant Dupré.*

Sûrement; c'est un point qu'il faut que monsieur sache.

JAQUINOT.

Nous avons, dieu merci, couru, cherché par-tout,
Fureté la maison de l'un à l'autre bout,
Et monsieur ne dit point...

DUPRÉ.

Vous plait-il de m'entendre
Au café, malgré moi, vous m'êtes venu prendre;
J'étais, après avoir fini chez mon banquier,
A lire des journaux pour me désennuyer;
Et là, vous m'enlevez, toute affaire cessante!

JAQUINOT.

Eh! mais, c'est que la nôtre est bien la plus pressante

DUPRÉ.

Si vous voulez, mais bon! pourquoi se dépêcher?
Que diantre! vous aurez tout le tems de chercher...

JAQUINOT.

Et si, de leur côté, se trouvant sur la voie,
Ma femme et son conseil dépistent cette proie?
S'ils vont nous la souffler? il ne faut qu'un moment.
Ainsi vous voyez bien...

DUPRÉ.

Eh! messieurs, doucement.
Après quinze ans entiers de courses, de voyages,
On n'a pas la mémoire aussi fraîche à nos âges!
J'aurais bien un avis.

JAQUINOT.

Quel?

DUPRÉ.

Ne pourriez-vous pas
Démolir la maison et la jetter en bas?
Alors vous seriez sûr...

JAQUINOT.

Vous allez un peu vîte.

DUPRÉ.

Bon! pour la rebâtir, monsieur en sera quitte.

JAQUINOT.

De vains discours c'est trop nous fatiguer aussi!
Où donc est ce trésor?

DUPRÉ.

Il est... peut-être ici.

JAQUINOT.

Ici?

DUPRÉ.

Tout comme ailleurs, et je crois reconnaître...
C'était ici la chambre où couchait mon vieux maître;
Il s'y renfermait seul, et pour compter son or.

SCÈNE VII.

CÉLESTE, Madame JAQUINOT, HOMBERT, JAQUINOT, DUPRÉ, DURBANT.

Madame JAQUINOT.

DECOUVREZ-NOUS enfin, monsieur, ce cher trésor.
Vous nous l'avez promis; tenez votre promesse.

HOMBERT.

Je ne fais rien de bon jamais quand on me presse,
Madame, et d'un long tems la science a besoin;
Hippocrate l'a dit.

Madame JAQUINOT.

En remettant trop loin...

JAQUINOT.

Voici ma femme avec celui qui la conseille.
(*haut*).
Vous cherchez comme nous; je le vois à merveille.

Madame JAQUINOT.

Par malheur, ce n'est pas avec plus de succès.

DUPRÉ.

Nous avons du trésor été, je crois, bien près.

HOMBERT, *montrant Dupré.*

Quoi! monsieur serait-il, par hasard, un confrère?
Vient-il pour deviner?

DUPRÉ.

Non.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN. (1)

GERMAIN.

AH! messieurs!...
(*Bas à Hombert*).
Mon père
S'oppose à nos projets; nos plaisirs sont finis.
Il vient dans le moment.

HOMBERT, *à part.*

Profitons de l'avis.
(*Haut*).
Sachez qu'en ce moment mon art me fait connaître
Que bientôt à vos yeux le trésor va paraître;
Si je vous ai prouvé mon savoir en ce jour,
Je me tais à présent devant monsieur Latour.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LATOUR, LE NOTAIRE. (2)

LATOUR.

Vous voilà rassemblés? tant mieux. Je sais, mon frère,
De quoi l'on parle ici; je veux vous satisfaire;
Ce trésor inconnu qui flattait votre espoir,
Que ne m'en parliez-vous? je vous l'aurais fait voir.

JAQUINOT.

Vous me l'auriez fait voir? Vous, mon frère?

LATOUR.

Moi-même.
Je puis vous le montrer.

(1) Il se place entre Hombert et Jaquinot.

(2) Latour se place entre Germain et madame Jaquinot; le Notaire reste un peu en arrière du côté gauche de la scène.

Madame JAQUINOT.

Ma surprise est extrême !

JAQUINOT.

Quoi ? vous savez ?... Eh ! mais ? Où donc est-il ?

LATOUR.

Ici.

JAQUINOT.

Ici ? Que dites-vous ?

LATOUR.

Je dis que.... Le voici.
Un secret pratiqué dans cette boiserie.....

(*Il pousse un resort ; un panneau de boiserie s'abaisse, et laisse voir une cassette posée sur une tablette d'armoire.*)

JAQUINOT.

Que fait-il ?

Madame JAQUINOT.

Qu'est ce là ?

JAQUINOT.

Le trésor, je parie !

TOUS.

Le trésor !

SCÈNE X, et dernière.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE, ADOLPHE (*).

LATOUR.

Posons-la ce coffret, s'il vous plaît.

(*On aide Latour à poser la cassette sur une table.*)

JAQUINOT.

Ne peut-on pas l'ouvrir ?

LATOUR.

Vous serez satisfait.
J'en ai les clefs.

(*) Ils entrent au bruit, et restent d'abord un peu au fond de la scène.

JAQUINOT.

Comment?

LATOUR.

Je pourrais même dire
Ce qu'il contient; je puis en détail le décrire.

JAQUINOT.

Combien d'or!

Madame JAQUINOT *à part.*

De bijoux!

CÉLESTE.

Oh! les beaux diamans!

JAQUINOT.

Je vois un million, tout au moins, là dedans.

LATOUR.

Non pas. Mais à-peu-près cent mille écus, mon frère.

JAQUINOT.

Cent mille écus!

Madame JAQUINOT.

Ma foi! c'est joli.

JAQUINOT.

Ce n'est guère.
Mais enfin tel qu'il est, le trésor est à moi.
La maison m'appartient; d'après cela, je croi
Que je suis maître aussi de ce qu'elle renferme.
N'est-il pas vrai, Durbant? Nous le soutiendrons ferm

DURBANT.

La question sera belle à faire juger.
De la cause je suis tout prêt à me charger;
Oh! j'en ai, dieu merci, gagné de plus mauvaises.

JAQUINOT.

Oui, oui; nous garderons les pistoles anglaises.

LATOUR.

Anglaises? Non, messieurs. Je vous arrête là.

JAQUINOT.

Mais mylord Kilbourden....

LATOUR.

N'a que faire à cela.

JAQUINOT.

Mais parlez donc, Bouffi!...

DUPRÉ.

Qui, moi? je dois me taire.
Monsieur paraît savoir mieux que moi cette affaire.

LATOUR. (*)

Dans la cassette encor je trouve cet écrit.

Madame JAQUINOT.

Un écrit?... A quoi bon?

JAQUINOT.

Saurons-nous ce qu'il dit?

LATOUR *à Cécile.*

Tenez, ma chère enfant. Il est de votre père!

JAQUINOT.

De son père? Comment?

LATOUR.

Lisez tout haut, ma chère.

CÉCILE.

Un écrit de mon père!
(*Elle lit.*)
« Il faut partir; je crains
« De ne plus vous revoir, mon ami, mon cher maître;
« Je vous prouve, en partant, que je sais vous connaître;
« Tout ce que j'ai de cher, je le laisse en vos mains.

DURBANT.

Où veut-on en venir?

JAQUINOT.

Quel est donc ce mystère?

LATOUR.

Un moment. Permettez qu'on achève, mon frère.

CÉCILE *continue de lire.*

« Que ma Cécile en vous, retrouve un jour son père;

---

(1) Adolphe et Cécile s'étant approchés se trouvent placés entre Latour et madame Jaquinot, Cécile est entre Latour et Adolphe.

« J'adore cette enfant ; je pleure encor sa mère ;
« Oui, mon espoir en vous sera justifié ;
« L'enfant de votre ami vous sera tou jours chère ;
« Vous n'oublierez jamais notre vieille amitié....

(*Ses larmes l'interrompent ; elle donne la lettre à Latour qui continue.*)

LATOUR *lisant.*

« Vous qui m'avez formé, vous formerez ma fille.
« Et je souhaite encor, c'est mon plus cher desir,
« Qu'un de vos petits fils daigne un jour la choisir,
« Pour qu'elle entre en votre famille. »

DURBANT.

Est-ce là tout ?

LATOUR.

Oui ; tout.

DURBANT.

Cela ne prouve rien.

JAQUINOT.

Rien du tout.

LATOUR.

Comment donc ?

DURBANT.

Oui, parbleu, je soutien
Que si vous n'avez pas une preuve plus claire....

LE NOTAIRE.

Nous l'avons, dieu merci. J'ai reçu, moi notaire,
De monsieur de Méry son acte de dépôt
Qui chargeait de l'argent son ami Jaquinot.
Monsieur Durbant, s'il veut, peut en prendre lecture.

(*Il donne l'acte à Durbant qui le parcourt.*)

C'est bien la même somme, en la même nature.
Car le tout fut exprès dans l'acte désigné.
Qu'on l'examine bien ; c'est un acte soigné.

JAQUINOT.

Qu'en pensez-vous, Durbant ?

DURBANT.

Notre cause est perdue.

JAQUINOT.

Sans appel ?